

Le Sorceleur

TOME 1

Le dernier vœu

Andrzej Sapkowski

Traduction Jan Orkisz

NOTE DU TRADUCTEUR :

Je tiens à remercier mon père, Maciej Orkisz, pour ses conseils de traduction, ainsi que Raphaël Rigal, Elisa Bes, Chloé Chevalier et ma mère, Sylvie Orkisz, pour leurs relectures attentives.

Je remercie également Romain Wenz et Thomas Mainguy, experts en combat médiéval, et tous les spécialistes qui ont pu me conseiller sur des points techniques afin de rendre toute la richesse de l'univers du *Sorceleur*.

Table des matières

La voix de raison 1	5
Le sorcelleur	7
La voix de raison 2	39
Un grain de vérité	47
La voix de la raison 3	81
Le moindre mal	87

La voix de la raison 1

Elle vint le voir avant l'aube.

Elle entra très prudemment, doucement, posant les pieds sans un bruit, flottant à travers la chambre comme une ombre, comme une apparition ; le seul son qui accompagnait ses mouvements venait de sa mante frottant contre sa peau nue. Et pourtant ce fut justement ce chuintement ténu, à peine audible, qui réveilla le sorcelleur, ou peut-être émergea-t-il seulement d'un demi-sommeil dans lequel il était monotonnement bercé, comme dans un flot infini, suspendu entre le fond et la surface d'une mer calme, au milieu de lambeaux d'algues brunes ondulant légèrement.

Il ne bougea pas, ne frémit même pas. La jeune fille s'approcha encore, légère, et enleva sa mante ; lentement, elle posa en hésitant son genou replié contre le bord du lit. Il l'observait à travers ses cils baissés, ne montrant toujours pas de signe qu'il ne dormait plus. La fille grimpa prudemment sur les draps, sur lui, l'étreignit de ses cuisses. Appuyée sur ses bras tendus, elle lui effleura le visage de ses cheveux, qui sentaient la camomille. Décidée et comme impatiente, elle se pencha et toucha du bout du sein ses paupières, sa joue, ses lèvres. Il sourit, en la prenant par les épaules avec un geste très lent, très prudent et délicat. Elle se redressa, échappant à ses doigts, rayonnante dans le contre-jour, sa clarté diluée dans la lumière brumeuse de l'aurore. Il remua, mais d'une pression ferme des deux mains elle l'empêcha de changer de position ; ses mouvements de hanches légers mais décidés réclamaient une réponse.

Il répondit. Elle ne reculait plus devant ses mains, elle rejeta sa tête en arrière et secoua ses cheveux. Sa peau était fraîche et suprenamment lisse. Les yeux qu'il vit lorsqu'elle approcha son visage

du sien étaient grands et sombres comme ceux d'une ondine.

Bercé, il sombra dans les vagues et l'écume d'une mer de camomille qui avait perdu son calme.

Le sorceleur

I

Il se dit par la suite que cet homme était arrivé depuis le nord, par la Porte des Cordiers. Il allait à pied, et menait son cheval lourdement bâté par la bride. C'était la fin de l'après-midi, les échoppes des cordiers et des bourreliers étaient déjà fermées, et la ruelle était vide. Il faisait chaud, mais l'homme portait un manteau noir, jeté sur ses épaules. Il attirait l'attention.

Il s'arrêta devant l'auberge du "Vieux Narakort", resta là un instant, écoutant le brouhaha des voix. L'auberge, comme d'habitude à cette heure de la journée, était pleine de monde.

L'inconnu n'entra pas dans le "Vieux Narakort". Il tira son cheval plus loin, descendant la ruelle. Il y avait là une autre taverne, plus petite, qui s'appelait "Au Renard". Elle était presque vide. Cette taverne n'avait pas la meilleure des réputations.

L'aubergiste leva la tête de derrière un tonneau de cornichons en saumure et jaugea le visiteur du regard. L'étranger, toujours vêtu de son manteau, était debout devant le comptoir, raide, immobile et silencieux.

« Ça sera ? »

– Une bière », répondit l'inconnu. Sa voix était désagréable.

Le tavernier s'essuya les mains sur son tablier de toile et remplit une chope en terre cuite. La chope était ébréchée.

L'inconnu n'était pas vieux, mais il avait les cheveux presque complètement blancs. Sous son manteau, il portait un pourpoint usé en cuir, lacé au col et aux manches. Quand il enleva son manteau, tout le monde remarqua qu'il portait une épée en bandoulière, dans le

dos. Cela n'avait rien de surprenant, à Vyzima presque tous portaient une arme, mais personne ne portait son épée dans le dos comme un arc ou un carquois.

L'inconnu ne s'assit pas à une table, parmi les rares clients ; il restait debout au comptoir, ses yeux perçant rivés sur le tavernier. Il but une gorgée de sa chope.

« Je cherche une chambre pour la nuit.

– Y'en a pas, grogna le tavernier en regardant les chaussures du visiteur, poussiéreuses et sales. Demandez au "Vieux Narakort".

– Je préférerais ici.

– Y'en a pas. »

L'aubergiste reconnut enfin l'accent de l'inconnu. C'était un Riv.

« Je peux payer », dit l'étranger à voix basse, comme s'il hésitait.

C'est à ce moment-là que commença toute cette vilaine histoire. Un malandrin au visage grêlé, qui depuis l'entrée de l'étranger l'avait suivi d'un regard sombre, se leva et s'approcha du comptoir. Ses deux compagnons s'arrêtèrent derrière lui, à moins de deux pas.

« Y'a pas de place, fripouille riviennne, cracha le grêlé qui se plaça tout près de l'inconnu. On n'a pas besoin de canailles comme toi ici, à Vizyma. C'est une ville bien ! »

L'étranger prit sa chope et s'écarta. Il se tourna vers l'aubergiste, mais celui-ci évita son regard. Il n'avait sûrement pas idée de défendre le Riv. Après tout, qui aimait les Rivs ?

« Tous les Rivs sont des voleurs, continuait le grêlé, qui puait la bière, l'ail et la colère. Tu entends ce que je dis, moustique ?

– Il entend pas. Il a du crottin dans les oreilles, dit l'un de ceux derrière, et l'autre ricana.

– Paye et fiche le camp ! » brailla le variolé.

L'inconnu porta enfin ses yeux sur lui.

« Je finis ma bière.

– On va t'aider », siffla le malandrin.

Il fit tomber la chope de la main du Riv, et l'attrapa par le bras tout en empoignant la sangle qui barrait en diagonale la poitrine de l'étranger. L'un de ceux de derrière leva le poing, prêt à frapper. L'étranger se vrilla soudain, déséquilibrant le grêlé. L'épée siffla dans

son fourreau et scintilla brièvement dans la lumière des lampes à huile. Il y eut un tumulte. Un cri. Un des autres convives se précipita vers la sortie. Une chaise tomba avec fracas, les gamelles en terre claquèrent sourdement sur le sol. L'aubergiste, dont les lèvres tremblaient, regardait le visage horriblement tailladé du grêlé, qui, les doigts cramponnés au bord du comptoir, s'affaissait, disparaissant de sa vue, comme s'il était en train de couler. Les deux autres gisaient par terre. L'un était immobile, l'autre tremblait et se convulsait dans une flaque sombre qui s'étendait rapidement. Dans l'air vibrait le cri d'une femme, aigu, hystérique, vrillant les oreilles. L'aubergiste frémit, hoqueta, et se mit à vomir.

L'inconnu recula jusqu'au mur. Courbé, tendu, vigilant. Il tenait son épée à deux mains, parcourant l'air de la pointe de sa lame. Personne ne bougeait. La terreur, comme une boue glaciale, engluait les visages, entravait les membres et bloquait les gorges.

Trois gardes se précipitèrent dans la taverne avec un cliquetis bruyant. Ils n'arrivaient probablement pas de bien loin. Ils tenaient leurs matraques gainées de cuir prêtes à l'emploi, mais à la vue des corps ils tirèrent immédiatement leurs épées. Le Riv colla son dos au mur, et sortit de la main gauche un poignard de sa botte.

« Lâche ça ! cria l'un des gardes, la voix chancelante. Lâche ça, bandit ! On t'embarque ! »

Le deuxième garde repoussa d'un coup de pied la table qui l'empêchait de contourner le Riv.

« File chercher les hommes, Treska ! cria-t-il vers le troisième, qui se tenait plus près de la porte.

– Ce n'est pas la peine, déclara l'inconnu. J'irai moi-même.

– Tu iras, foutrechien, mais tu iras en laisse ! vociféra le garde, toujours chancelant. Lâche cette épée, ou je te fracasse le crâne ! »

Le Riv se redressa. Il coïna vivement la lame de son épée sous son aisselle gauche, et de la main droite, levée vers les gardes, il traça en l'air un signe rapide et compliqué. Les clous qui ornaient densément les larges revers de manche de sa veste de cuir flamboyèrent.

Les gardes reculèrent instantanément, cachant leur visage de leurs avants-bras. Un des convives se leva brusquement, un autre se rua à

son tour vers la porte. La femme poussa de nouveau un cri, sauvage, terrifiant.

« J'irai moi-même, répéta l'inconnu d'une voix sonore et métallique. Et vous trois, passez devant. Menez-moi chez le bourgmestre. Je ne connais pas le chemin.

– Oui, messire », marmonna le garde, baissant la tête.

Il se dirigea vers la porte, lançant autour de lui des regards hésitants. Les deux autres sortirent après lui, à reculons, précipitamment. L'inconnu les suivit, rangeant l'épée dans son fourreau et le poignard dans sa botte. Lorsqu'ils longèrent les tables, les gens cachaient leur visage derrière les pans de leur vêtement.

II

Velerad, le bourgmestre de Vyzima, se gratta le menton et réfléchit. Il n'était ni superstitieux, ni poltron, mais rester seul à seul avec l'homme aux cheveux blancs ne le ravissait guère. Il se décida finalement.

« Sortez, ordonna-t-il aux gardes. Et toi, assieds-toi. Non, pas ici. Là, plus loin, si tu veux bien. »

L'inconnu s'assit. Il n'avait plus ni son épée, ni son manteau noir.

« J'écoute, dit Velerad, jouant avec la lourde masse d'arme posée sur sa table. Je suis Velerad, bourgmestre de Vyzima. Qu'as-tu à dire, messire brigand, avant d'aller au cachot ? Trois tués, une tentative d'ensorcellement, ce n'est pas mal, pas mal du tout. Pour ce genre de chose, chez nous à Vyzima, on empale. Mais je suis un homme juste, je vais t'écouter avant cela. Parle. »

Le Riv délaça son pourpoint, et en tira un rouleau de peau de chèvre blanche.

« Vous placardez cela aux croisées des routes, dans les auberges, dit-il doucement. C'est vrai, ce qui est écrit ?

– Ah, grogna Velerad en regardant les runes calligraphiées sur le parchemin. C'est donc une affaire de ce genre. Que n'y ai-je pensé plus tôt. Et bien oui, c'est la vérité la plus vraie. C'est signé : Foltest, roi, seigneur de Témérie, du Pontar et du Mahakam. Donc, c'est vrai. Mais l'avis est un avis, et la loi est la loi. C'est moi, ici à Vyzima,

qui impose la loi et l'ordre ! Je ne permettrai pas qu'on assassine des gens ! C'est compris ? »

Le Riv fit un signe d'assentiment de la tête. Velerad souffla avec colère.

« Tu as ta marque de sorceleur ? »

Le Riv glissa à nouveau la main dans le col de son pourpoint et en extirpa un médaillon rond sur une chaîne en argent. Le médaillon représentait une tête de loup montrant les crocs.

« Tu as un nom ? Ça peut être n'importe quoi, je ne demande pas par curiosité, mais pour faciliter la conversation.

– Je m'appelle Geralt.

– Va pour Geralt. De Rivie j'imagine, à ton accent ?

– De Rivie.

– Bien. Tu sais quoi, Geralt ? Ça – Velerad tapota l'avis du plat de la main – tu peux laisser tomber. C'est une affaire sérieuse. Nombreux sont ceux qui ont déjà essayé. Ça, camarade, ce n'est pas la même chose que d'écharper quelques manants.

– Je sais. C'est mon métier, bourgmestre. C'est écrit : trois mille orins de récompense.

– Trois mille, fit la moue Velerad. Et la princesse en mariage, comme disent les gens, même si notre bon roi Foltest ne l'a pas écrit.

– La princesse ne m'intéresse pas, répondit calmement Geralt. Il était assis, immobile, les mains sur les genoux. Il est écrit : trois mille.

– Quelle époque, soupira le bourgmestre. Quelle maudite époque ! Il y a encore vingt ans, qui aurait cru, même en ayant bu, que de tels métiers pourraient exister ? Les sorceleurs ! Tueurs ambulants de basilics ! Chasseurs de dragons et de noyeurs ! Geralt ! On a le droit de boire dans ta confrérie ?

– Bien sûr. »

Velerad frappa dans ses mains.

« De la bière ! appela-t-il. Et toi, Geralt, viens t'asseoir plus près. Qu'est-ce que ça peut bien me faire. »

La bière était fraîche et moussante.

« C'est une sale époque, vraiment, monologuait Velerad en sirotant sa bière. Toutes sortes de choses immondes se sont multipliées. En

Mahakam, dans les montagnes, ça fourmille de rogarous. Dans les bois, avant, il n'y avait que les loups qui hurlaient, et maintenant voilà : des fantômes, des sylvains et autres ; où que tu te tournes, des lycanthropes ou autres saloperies. Dans les villages, les ondines et les pleureuses enlèvent les enfants, et ça, c'est par centaines. Des maladies dont personne n'avait jamais entendu parler, à vous dresser les cheveux sur la tête. Et maintenant, ça en prime ! dit-il en poussant le rouleau de peau sur le plan de la table. Pas étonnant, Geralt, qu'il y ait une telle demande pour vos services.

– C'est un avis royal, bourgmestre, répondit Geralt en levant la tête. Vous connaissez les détails ? »

Velerad se balança sur sa chaise, croisa ses mains sur son ventre.

« Les détails, dis-tu ? Je les connais, oui. Pas non plus de première main, mais de sources sûres.

– C'est bien de cela que je parle.

– Tu t'obstines ? Comme tu voudras. Écoute. »

Velerad but un peu de bière, baissa la voix.

« Notre bon Foltest, quand il était encore dauphin, sous le règne du vieux Medell, son père, nous a montré ce dont il était capable, et il était capable des quatre-cents coups. Nous comptons que ça lui passerait avec l'âge, et cependant, peu après son couronnement, juste après la mort du vieux roi, Foltest s'est surpassé. Au point que nous en sommes tous restés bouche bée. En un mot : il a fait un enfant à sa propre sœur, Adda. Adda était plus jeune que lui, et ils avaient toujours été très proches, mais personne n'aurait pu soupçonner une chose pareille, enfin, la reine peut-être... Bref : qu'est-ce qu'on voit ? Adda, là, avec un ventre comme ça, et Foltest qui se met à parler de mariage. Avec sa sœur, Geralt, tu te rends compte ? La situation est devenue tendue comme tous les diables, parce que justement Vizimir de Novigrad s'était mis en tête de marier sa fille Dalka à Foltest, il a envoyé des ambassadeurs, et voilà qu'on doit retenir notre roi par les bras et les jambes, sans quoi il courait insulter les émissaires. Nous y sommes arrivés, et heureusement, parce que Vizimir, vexé, nous aurait étripés. Ensuite, non sans l'aide d'Adda qui a influencé son frangin, on a pu faire renoncer le morveux à ce mariage précipité. Et ensuite, et

bien, Adda a accouché, en temps et en heure, bien sûr. Et maintenant écoute bien, parce que c'est là que ça commence. Cette chose qui est née, peu de personnes l'ont vue, mais une sage-femme s'est jetée par la fenêtre de la tour, et une autre en a perdu l'esprit, et elle est restée toquée jusqu'à aujourd'hui. J'en déduis que le bâtard ne devait pas être particulièrement beau à voir. C'était une fille. D'ailleurs, elle est morte rapidement ; personne, je crois, ne s'était empressé de nouer le cordon ombilical. Adda, heureusement pour elle, n'a pas survécu à l'accouchement. Et ensuite, camarade, Foltest a encore une fois fait l'imbécile. Il fallait brûler le bâtard, ou alors, qu'est-ce que j'en sais, l'enterrer dans un lieu désert, pas l'inhumer dans un sarcophage dans les sous-sols du château.

– Trop tard pour débattre de ça, dit Geralt en levant la tête. En tout cas il fallait faire venir un des Sages.

– Tu parles de ces mange-sous avec des étoiles sur le chapeau ? Et comment, il y en a au moins une dizaine qui se sont présentés, mais c'était seulement après, quand on a découvert ce qu'il y avait dans le sarcophage. Et ce qui en sort la nuit. Et ça n'a pas commencé à en sortir tout de suite, oh non. Pendant sept ans après l'enterrement, c'était tranquille. Jusqu'à ce que soudain, une nuit, c'était la pleine lune, des hurlements dans le palais, du chaos et des cris ! On ne va pas en parler des heures, tu t'y connais, tu as aussi lu l'avis. Le nourrisson a grandi dans son cercueil, et pas qu'un peu, et ses dents aussi ont poussé comme de juste. En un mot : une strige. Dommage que tu n'aies pas vu les cadavres. Comme je les ai vu. Tu aurais probablement évité Vyzima en faisant un grand détour. »

Geralt se taisait.

« Alors, continua Velerad, comme je disais, Foltest a convoqué chez nous tout un troupeau de magiciens. Ils braillaient tous plus fort les uns que les autres, ils ont même failli se battre avec leurs cannes, là, qu'ils ont toujours, sûrement pour chasser les chiens quand quelqu'un en lâche sur eux. Et je pense qu'on leur lâche des chiens dessus régulièrement. Désolé, Geralt, si tu as un autre avis sur les magiciens, avec ton métier c'est sûrement le cas, mais pour moi ce sont des pique-assiettes et des imbéciles. Vous, les sorciers, vous

suscitez un peu plus la confiance chez les gens. Vous, au moins, vous êtes, comment dire, concrets. »

Geralt sourit, et ne commenta pas.

« Mais venons-en au fait, reprit le bourgmestre en jetant un coup d'œil dans sa chope, avant de resservir de la bière pour lui et pour le Riv. Certains conseils des sorciers ne semblaient pas bêtes du tout. L'un suggérait de brûler la strige avec le palais et le sarcophage, un autre conseillait de la décapiter à coups de pelle, les autres étaient partisans de planter des pieux en bois de tremble dans différentes parties du corps, de jour bien sûr, quand la diablesse dormait dans son cercueil, épuisée par ses réjouissances nocturnes. Malheureusement, il s'en est trouvé un, un bouffon avec un chapeau pointu sur sa caboche chauve, un ermite bossu, qui a inventé que c'est un sortilège, que ça peut se désenvoûter et qu'à la place de la strige il y aura à nouveau la fille de Foltest, jolie comme une image. Il faut juste passer toute la nuit dans la crypte et voilà, c'est réglé. Après ça, tu imagines, Geralt, quel demeuré c'était, il est allé pour la nuit au château. Facile à deviner, il n'en est pas resté grand'chose, seulement le chapeau et le bâton, je crois. Mais Foltest s'est accroché à cette idée comme une moule à son rocher. Il a interdit toute tentative de tuer la strige, et il a attiré à Vyzima des charlatans de tous les coins du pays, pour désenvoûter la strige en princesse. Ah ça, c'était une compagnie sacrément pittoresque ! Des vieilles toutes tordues, des boiteux, et sales, camarade, et pouilleux à faire pitié. Et allez, ça désenvoûtait, mais ça vidait surtout gamelles et chopines. Bien sûr, Foltest ou le conseil en ont démasqué certains, ils en ont même pendu quelques uns à la palissade, mais trop peu, trop peu. Moi je te les aurais tous pendus. Et il va sans dire que pendant ce temps, la strige croquait toujours quelqu'un par-ci par-là, et ne prêtait aucune attention ni aux escrocs, ni à leurs sortilèges. Ni au fait que Foltest n'habitait plus dans le palais. Plus personne n'habite là-bas. »

Velerad s'interrompit, et but un peu de bière. Le sorceleur se taisait.

« Et ça dure comme ça, Geralt, depuis six ans, parce qu'elle est née il y a quelque chose comme quatorze ans. Entretemps nous avons

eu quelques autres soucis, parce que nous nous sommes battus avec Vizimir de Novigrad, mais pour des raisons correctes, compréhensibles, à cause de bornes frontières déplacées, pas pour des histoires de filles ou d'épousailles. Foltest, soit dit entre parenthèses, commence à marmonner des choses à propos de mariage, et il regarde les effigies que les cours voisines lui envoient, alors qu'il fut un temps où il les jetait aux latrines. Mais bon, de temps à autre cette manie le reprend et il envoie des cavaliers, pour qu'ils cherchent de nouveaux magiciens. Et puis il a promis une récompense, trois mille orins, à cause de quoi ont accouru un certain nombre de cinglés, de chevaliers errants, et même un petit berger, un crétin connu de tous les environs, qu'il repose en paix. Et la strige se porte bien. Simplement, de temps à autre elle croque quelqu'un. On peut s'y habituer. Et ces héros qui veulent la désenvoûter servent au moins à ce que la bête se rassasie sur place, au lieu d'aller traîner hors du château. Quant à Foltest, il a un nouveau palais, tout à fait joli.

– En six ans, dit Geralt en levant la tête, en six ans personne n'a réglé le problème ?

– Eh non, personne. »

Velerad fixa Geralt d'un regard pénétrant.

« Sûrement parce que le problème n'est pas réglable, et qu'on n'a qu'à s'y faire. Je parle de Foltest, notre gracieux et bien-aimé souverain, qui continue à clouer ces avis aux croisées des chemins. C'est juste qu'il y a de moins en moins de volontaires. Quoique, il y en a eu un, récemment, mais il voulait absolument être payé d'avance. Alors on l'a fourré dans un sac et on l'a jeté dans le lac.

– Les escrocs ne manquent pas.

– Non, ils ne manquent pas. Il y en a même beaucoup, acquiesça le bourgmestre en ne quittant pas le sorceleur des yeux. C'est pourquoi quand tu iras au palais, ne demande pas l'or d'avance. À supposer que tu y ailles.

– J'irai.

– Ah ça, c'est ton affaire. Mais souviens toi de mon conseil. Et puisqu'on en est à la récompense, ces derniers temps on s'est mis à parler de sa deuxième partie, comme je te l'ai dit. La princesse en

mariage. Je ne sais pas qui a inventé ça, mais si la strige ressemble à ce qu'on raconte, alors cette plaisanterie est remarquablement macabre. Néanmoins on n'a pas manqué d'imbéciles qui ont galopé jusqu'au château dès qu'a retenti la nouvelle qu'il y avait une occasion d'entrer dans la famille royale. Concrètement, deux compagnons cordonniers. Pourquoi les cordonniers sont-ils si bêtes, Geralt ?

– Je ne sais pas. Et les sorcateurs, bourgmestre ? Ils ont essayé ?

– Il y en a eu quelques uns, pour sûr. Le plus souvent, quand ils entendaient qu'il fallait désenvoûter la strige, et pas la tuer, ils haussaient les épaules et repartaient. C'est pour ça d'ailleurs que mon respect pour les sorcateurs a considérablement augmenté, Geralt. Et après est arrivé un autre, plus jeune que toi, je ne me souviens plus de son nom, à supposer qu'il l'ai donné. Celui-là a essayé.

– Et ?

– La princesse aux grandes dents a dispersé ses tripes sur une distance considérable. Environ une demie-portée d'arc. »

Geralt secoua la tête.

« C'est tout ?

– Il y en a eu encore un. »

Velerad se tut un instant. Le sorcateur ne le pressa pas.

« Oui, dit enfin le bourgmestre. Il y en a eu encore un. Au début, quand Foltest l'a menacé de l'échafaud s'il tuait ou blessait la strige, il a juste éclaté de rire et a commencé à faire ses bagages. Mais, ensuite... »

Velerad baissa encore la voix, chuchotant presque, et se pencha par-dessus la table.

« Ensuite il s'est attelé à la tâche. Tu vois, Geralt, il y a à Vyzima quelques personnes raisonnables, y compris à des postes élevés, qui sont dégoûtées de toute cette histoire. La rumeur dit que ces gens ont convaincu discrètement le sorcateur d'abattre la strige sans faire de manières ni de magie, et de dire au roi que le sortilège n'a pas marché, que la chère fille est tombée dans l'escalier, bref qu'il y a eu un accident de travail. Le roi, bien sûr, serait furieux, mais ça se terminerait juste sur le fait qu'il ne payerait pas un orin de récompense. Là dessus, ce gredin de sorcateur a dit que, gratuitement, nous pouvions aussi bien

aller à la chasse aux striges nous-mêmes. Que faire... On s'est cotisés, on a marchandé... Mais ça n'a rien donné. »

Geralt leva un sourcil.

« Rien, te dis-je, répéta Velerad. Le sorcelleur ne voulait pas y aller tout de suite, la première nuit. Il explorait, observait, tournait dans les parages. Finalement, il paraît qu'il a vu la strige, probablement en action, parce que la bête ne sort pas de sa crypte juste pour se dégourdir les jambes. Donc, il l'a vue, et la même nuit, il a fichu le camp. Sans prendre congé ni demander son reste. »

Geralt tordit ses lèvres dans quelque chose qui devait probablement être un sourire.

« Ces personnes raisonnables, commença-t-il, ont sûrement encore cet argent ? Les sorceleurs ne se font pas payer d'avance.

– Et bien, dit Velerad, elles doivent encore l'avoir, oui.

– La rumeur ne dit pas combien il y avait ? »

Les dents de Velerad se découvrirent.

« Certains disent : huit cents. »

Geralt eut un geste de dénégation.

« D'autres, grogna le bourgmestre, parlent de mille.

– C'est peu, si on prend en compte le fait que la rumeur amplifie tout. Après tout, le roi donne trois mille.

– N'oublie pas la fiancée, se moqua Velerad. De quoi parlons-nous ? On sait bien que tu ne les aura pas, ces trois mille.

– Et d'où le sait-on si bien ? »

Velerad frappa violemment du plat de la main sur la table.

« Geralt, n'abîme pas l'opinion que j'ai des sorceleurs ! Ça dure déjà depuis six ans et des poussières ! La strige crève une demie-centaine de gens par an, moins maintenant, car tout le monde se tient loin du palais. Non, camarade, moi je crois en la magie, j'ai vu bien des choses et je crois, dans une certaine mesure, en les capacités des mages et des sorceleurs. Mais ce désenvoûtement est une ânerie, inventée par un vieillard bossu et morveux, qui a perdu la tête à cause de sa pitance d'ermite, une ânerie à laquelle personne ne croit. À part Foltest. Non, Geralt ! Adda a mis au monde une strige, parce qu'elle couchait avec son propre frère, telle est la vérité et aucun sortilège ne pourra rien

y faire. La strige bouffe des gens, comme une strige, et il faut la tuer, normalement et tout simplement. Écoute, il y a deux ans, les paysans d'un trou perdu près du Mahakam, à qui un dragon dévorait les moutons, y sont allés en bande, l'ont tué à coups de poutrelles et n'ont même pas jugé bon de s'en vanter particulièrement. Et nous, ici à Vyzima, nous attendons un miracle et nous barricadons les portes à chaque pleine lune, ou nous attachons les criminels à des poteaux devant le château en comptant que la bête mangera tout son soûl et retournera dans sa tombe.

– Pas mal comme idée, sourit le sorceleur. La criminalité a diminué ?

– Pas le moins du monde.

– Pour aller au palais, le nouveau, c'est par où ?

– Je vais t'y mener moi-même. Et que devient la proposition des personnes raisonnables ?

– Bourgmestre, dit Geralt, pourquoi se précipiter ? Après tout, il peut réellement y avoir un accident de travail, indépendamment de mes intentions. À ce moment, les personnes raisonnables devront réfléchir à comment me sauver de la colère du roi et préparer ces mille cinq cents orins, dont parle la rumeur.

– Ça devait être mille.

– Non, messire Velerad, déclara fermement le sorceleur. Celui à qui vous avez offert mille a fui à la seule vue de la strige, sans même marchander. Ça veut dire que le risque est plus élevé que mille. Et on verra s'il n'est pas plus élevé que mille cinq cents. Moi, bien sûr, je viendrai prendre congé. »

Velerad se gratta la tête.

« Geralt ? Mille deux cents ?

– Non, bourgmestre. Ce n'est pas un boulot facile. Le roi donne trois, et je dois vous dire qu'il est parfois plus facile de désenvoûter que de tuer. Après tout, l'un de mes prédécesseurs aurait tué la strige, si c'était si facile. Vous pensez qu'ils se sont laissés croquer juste parce qu'ils avaient peur du roi ?

– D'accord, camarade. »

Velerad, morose, secoua la tête.

« Marché conclu. Mais devant le roi, pas un mot sur la possibilité d'un accident de travail. Je te le conseille sincèrement. »

III

Foltest était mince et avait un joli visage, trop joli même. Il n'avait pas encore quarante ans, estima le sorceleur. Il était assis dans un faudesteuil sculpté en bois noir, les jambes étendues en direction du feu de cheminée auprès duquel se chauffaient deux chiens. À côté, sur un coffre était assis un homme barbu, plus âgé et solidement bâti. Derrière le roi se tenait un autre, richement vêtu et à la mine noble. Un magnat.

« Le sorceleur de Rivie, dit le roi après le moment de silence qui s'était abattu après le discours introductif de Velerad.

– Oui, sire ? s'inclina Geralt.

– Qu'est-ce qui t'a blanchi la tête comme ça ? Les sorts ? Je vois que tu n'es pas vieux. Bon, bon, d'accord. C'était une plaisanterie, ne dis rien. Je me permets de supposer que tu es déjà expérimenté ?

– Oui, sire.

– Je serais fort aise de t'entendre. »

Geralt s'inclina encore plus bas

« Vous savez cependant, sire, que notre code nous interdit de parler de ce que nous faisons.

– Voilà un code confortable, messire sorceleur, très confortable. Mais comme cela, sans entrer dans les détails, tu as eu affaire à des sylvains ?

– Oui.

– À des vampires, à des bosquards ?

– Aussi. »

Foltest hésita.

« À des striges ? »

Geralt leva la tête et fixa le roi droit dans les yeux.

« Aussi. »

Foltest détourna le regard.

« Velerad !

– J'écoute, mon bon seigneur.

– Tu lui as présenté les détails ?

– Oui, mon bon seigneur. Il estime qu'il est possible de désenvoûter la princesse.

– Je sais cela depuis longtemps. De quelle façon, messire sorceleur ? Ah, c'est vrai, j'oubliais. Le code. Très bien. Quelques sorceleurs sont déjà venus chez moi. Velerad, tu lui as dit ? Très bien. C'est pourquoi je sais que votre spécialité est plutôt l'élimination que l'exorcisme. Cela n'est même pas envisageable. Si tu touches un cheveu de ma fille, tu donneras ta tête au bourreau. C'est tout. Ostrit, et vous aussi, messire Segelin, restez, donnez lui autant d'information qu'il voudra. Ils posent toujours beaucoup de question, ces sorceleurs. Donnez-lui à manger, et qu'il habite dans le palais, plutôt que d'aller traîner dans les auberges. »

Le roi se leva, siffla les chiens et se dirigea vers la porte, en dispersant la paille qui couvrait le sol de la pièce. Arrivé à la porte il se retourna.

« Si tu réussis, sorceleur, la récompense est à toi. J'ajouterai peut-être même quelque chose si tu fais bien le travail. Bien sûr, les balivernes de la plèbe à propos du mariage avec la princesse ne contiennent pas un mot de vérité. Tu ne penses tout de même pas que je donnerais ma fille au premier venu ?

– Non, sire. Je ne le pense pas.

– C'est bien. Cela montre que tu es sensé. »

Foltest sortit en fermant la porte derrière lui. Velerad et le magnat, qui étaient jusque là restés debout, s'assirent aussitôt autour de la table. Le bourgmestre finit la coupe à moitié pleine du roi, jeta un œil dans la carafe et jura. Ostrit, qui avait occupé le fauteuil du roi, suivait le sorceleur d'un regard fuyant, en caressant des mains les accoudoirs sculptés. Segelin, le barbu, fit signe à Geralt.

« Asseyez-vous, messire sorceleur, asseyez-vous. On va bientôt apporter le souper. De quoi souhaiteriez-vous discuter ? Le bourgmestre Velerad vous a déjà tout dit, je crois. Je le connais et je sais qu'il en a plus probablement dit trop que pas assez.

– Juste quelques questions.

– Posez-les donc.

– Le bourgmestre m’a dit qu’après l’apparition de la strige, le roi a fait venir de nombreux Sages.

– C’est exact. Mais ne dites pas "la strige", dites "la princesse". Il vous sera ainsi plus facile d’éviter cette erreur devant le roi... ainsi que les désagréments qui s’en suivraient.

– Est-ce que parmi les Sages il y avait quelqu’un de connu ? De célèbre ?

– Il y en a eu de tels à ce moment, et plus tard aussi. Je ne me souviens pas des noms... Et vous, messire Ostrit ?

– Je ne me souviens pas, répondit le noble. Mais je sais que certains jouissaient d’une certaine estime, voire d’une certaine célébrité. Cela faisait beaucoup parler.

– Est-ce qu’ils s’accordaient sur le fait que le sortilège peut être levé ?

– Ils étaient loin d’être accord, sourit Segelin. Sur tous les points. Mais une telle affirmation est tombée. Cela devait être simple, ne demandant même pas de compétences magiques, et, comme je l’ai compris, il suffisait que quelqu’un passe la nuit, du crépuscule au troisième chant du coq, dans les sous-sols près du sarcophage.

– Effectivement, c’est simple, s’esclaffa Velerad.

– J’aimerais entendre une description de la... princesse. »

Velerad bondit de sa chaise.

« La princesse ressemble à une strige ! s’écria-t-il. La plus strige des striges dont j’ai entendu parler ! Son altesse la fille du roi, cette maudite bâtarde, est haute de quatre coudées, ressemble à un tonneau de bière, a une gueule large d’une oreille à l’autre, pleine de dents comme des poignards, des yeux rouges et le poil roux ! Ses pattes, griffues comme celles d’un chat sauvage, pendent jusqu’à terre ! Je m’étonne qu’on n’ait pas encore commencé à envoyer des miniatures d’elle aux cours alliées ! La princesse, que la peste l’étouffe, a déjà quatorze ans, il est temps de penser à la marier à quelque prince héritier !

– Maîtrise-toi, bourgmestre, se renfroigna Ostrit en jetant un œil vers la porte. »

Segelin sourit légèrement.

« La description, si colorée soit-elle, était plutôt exacte, et c'est bien ce qui compte pour messire le sorceleur, n'est-ce pas ? Velerad a oublié de préciser que la princesse se déplace incroyablement vite et qu'elle est beaucoup plus forte que ne le laisseraient supposer sa taille et sa carrure. Et elle a bien quatorze ans, c'est un fait, si tant est que cela ait une importance quelconque.

– Ça en a, affirma le sorceleur. Est-ce que les agressions sur des humains ont lieu seulement à la pleine lune ?

– Oui, répondit Segelin, si elle attaque hors du vieux palais. Dans le palais, quelle que soit la phase de la lune, des gens ont toujours péri. Mais elle ne sort que pendant les pleines lunes, et encore, pas systématiquement.

– Y a-t-il eu ne serait-ce qu'un cas d'attaque en plein jour ?

– Non. De jour, jamais.

– Elle dévore toujours ses victimes ? »

Velerad cracha démonstrativement dans la paille.

« Va donc, Geralt, c'est bientôt le souper. Pouah ! Elle dévore, elle grignote, elle laisse, il y a de tout, ça dépend sûrement de son humeur. À l'un elle n'a croqué que la tête, elle en a éventré quelques autres, d'autres encore, elle les a rongé proprement, à blanc si je puis dire. Engeance de catin !

– Attention, Velerad, siffla Ostrit. Dis tout ce que tu veux de la strige, mais n'insulte pas Adda devant moi parce que tu n'oses pas le faire devant le roi !

– Y a-t-il quelqu'un qu'elle ait attaqué, et qui aurait survécu ? » demanda le sorceleur, semblant ne pas accorder d'attention à l'emportement de l'aristocrate.

Segelin et Ostrit se regardèrent.

« Oui, dit le barbu. Au tout début, il y a six ans, elle s'est jetée sur deux soldats montant la garde près de la crypte. L'un d'entre eux a pu s'échapper.

– Et plus tard, ajouta Velerad, le meunier qu'elle a attaqué près de la ville. Vous vous souvenez ? »

IV

On amena le meunier le lendemain, tard le soir, dans la chambre au-dessus du corps de garde où le sorceleur était hébergé. Un soldat encapuchonné le guidait.

La conversation ne fut guère fructueuse. Le meunier était terrorisé, il bredouillait et bégayait. Le sorceleur apprit plus de ses cicatrices : la strige avait une ouverture de mâchoire impressionnante et des dents effectivement tranchantes, dont de très longs crocs supérieurs – quatre, deux de chaque côté. Les griffes étaient certainement plus acérées que celles d'un chat sauvage, mais moins recourbées. C'est bien cela d'ailleurs qui avait permis au meunier de s'échapper.

Une fois son inspection terminée, Geralt renvoya le meunier et le soldat d'un signe de tête. Le militaire poussa le meunier jusqu'à la porte, et enleva sa capuche. C'était Foltest en personne.

« Assieds-toi, ne te lève pas, dit le roi. La visite n'est pas officielle. Satisfait de l'enquête ? J'ai entendu que tu étais allé au château avant midi.

- Oui, sire.
- Quand vas-tu te mettre à l'œuvre ?
- Il reste quatre jours jusqu'à la pleine lune. Après la pleine lune.
- Tu veux d'abord la voir de tes yeux ?
- Ce n'est pas nécessaire. Mais une fois rassasiée, la... princesse... sera moins agile.

– La strige, maître sorceleur, la strige. Ne jouons pas aux diplomates. Ce n'est qu'après qu'elle sera princesse. C'est d'ailleurs de ça que je suis venu parler avec toi. Raconte, entre nous, sois bref et précis : ça va marcher ou non ? Et ne va pas te cacher derrière ton code. »

Geralt se frotta le front.

« Je confirme, votre majesté, que le sortilège peut être levé. Et si je ne me trompe pas, c'est justement en passant la nuit au château. Le troisième chant du coq, s'il surprend la strige hors de son sarcophage, devrait annuler le sort. C'est en général comme ça que l'on fait, avec les striges.

- C'est si simple ?

– Ce n'est pas simple. Tout d'abord, il faut y survivre, à cette nuit. Il est aussi possible qu'il y ait des cas particuliers. Par exemple pas une nuit, mais trois. Consécutives. Et il y a aussi des cas... comment dire... désespérés.

– Oui, grommela Foltest. J'entends ça en permanence de certaines personnes. Tuer le monstre, car c'est un cas incurable. Maître, je suis sûr qu'on t'en a déjà parlé. Hein ? De massacrer la mangeuse d'hommes sans faire de manières, tout de suite, puis dire au roi qu'il n'était pas possible de faire autrement. Le roi ne payera pas, nous payerons. Très pratique, comme solution. Et pas chère, puisque le roi fera décapiter ou pendre le sorceleur, et l'or restera dans nos poches.

– Le roi ferait décapiter le sorceleur quoi qu'il arrive ? » grimaça Geralt.

Foltest regarda longuement le Riv dans les yeux.

« Le roi ne sait pas, dit-il enfin. Mais le sorceleur devrait prendre en compte une telle éventualité. »

Ce fut au tour de Geralt de se taire un instant.

« Je compte faire tout mon possible, déclara-t-il après un moment. Mais si les choses se passent mal, je compte défendre ma vie. Vous aussi, sire, devriez prendre en compte cette éventualité. »

Foltest se leva.

« Tu ne me comprends pas. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Bien sûr que tu la tueras, si ça devient chaud, que cela me plaise ou non. Sinon, c'est elle qui te tuera, c'est certain et sans appel. Je ne l'annonce pas tout haut, mais je ne punirais personne qui la tuerait en légitime défense. Mais je ne permettrai pas qu'on la tue sans essayer de la sauver. Il y a déjà eu des tentatives de mettre le feu à l'ancien palais, on lui a tiré dessus à l'arc, on a creusé des fosses, on a posé des pièges et des collets aussi longtemps que je n'en ai pas pendu quelques uns. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Maître, écoute !

– J'écoute.

– Après les trois chants du coq, il n'y aura plus de strige, si j'ai bien compris. Et qu'est-ce qu'il y aura ?

– Si tout va bien, une gamine de quatorze ans.

– Avec les yeux rouges ? Des dents de crocodile ?

- Une gamine tout ce qu'il y a de plus normal. Si ce n'est que...
 - Oui ?
 - Physiquement.
 - Nous voilà bien. Et mentalement ? À chaque petit déjeuner un seau de sang frais ? Une cuisse d'enfant ?
 - Non. Mentalement... Difficile à dire... Je pense qu'elle sera au niveau, allez savoir, d'un enfant de trois ou quatre ans. Elle aura besoin de soins attentionnés pendant une longue période.
 - C'est clair. Maître ?
 - J'écoute.
 - Est-ce que ça peut la reprendre ? Plus tard ? »
- Le sorceleur se taisait.
- « Ah, dit le roi. Donc ça peut. Et que faire, alors ?
- Si elle mourait après un évanouissement long de quelques jours, il faut brûler le corps. Et vite. »
- Le roi se rembrunit.
- « Je ne pense pourtant pas, ajouta Geralt, qu'on en arrive là. Pour plus de sûreté, je vais vous donner quelques indications, sire, afin de réduire le danger.
- Dès maintenant ? Ce n'est pas trop tôt, maître ? Et si...
 - Dès maintenant, l'interrompit le Riv. Tout peut arriver, votre majesté. Il se peut qu'au matin vous trouviez dans la crypte la princesse désenvoûtée et mon cadavre.
 - À ce point ? Malgré mon autorisation de défendre ta vie ? Autorisation dont, il me semble, tu ne faisais d'ailleurs pas grand cas ?
 - C'est une affaire sérieuse, votre majesté. Le risque est grand. C'est pourquoi, écoutez-moi : la princesse doit en permanence porter autour du cou un saphir, idéalement avec une inclusion, sur une chaîne d'argent. En permanence, jour et nuit.
 - Une inclusion, qu'est-ce que c'est ?
 - Une petite bulle d'air piégée dans la gemme. En plus de cela, dans la chambre où elle dormira, il faudra brûler de temps à autre des branches de genévrier, de genêt et de noisetier. »
- Le roi parut pensif.
- « Je te remercie pour les conseils, maître sorceleur. Je les suivrai,

si... Et maintenant, écoute-moi bien. Si tu te rends compte que c'est un cas désespéré, tu la tueras. Si tu lèves le sortilège, mais que la fille n'est pas... normale... si tu as le moindre doute que ça ait marché, tu la tueras également. Ne crains rien, de ma part tu risques rien. Je t'investirai devant mes gens, je te chasserai du palais et de la ville, c'est tout. Bien sûr je ne donnerai aucune récompense. Peut-être pourras-tu négocier quelque chose, auprès de qui tu sais. »

Il y eut un silence.

« Geralt. »

Pour la première fois, Foltest s'adressa au sorceleur par son nom.

« J'écoute.

– Combien y a-t-il de vérité dans la rumeur qui dit que l'enfant était comme cela parce qu'Adda était ma sœur ?

– Pas beaucoup. Il faut jeter la malédiction, aucun sortilège ne se jette tout seul. Mais je pense que votre relation avec votre sœur est la raison pour laquelle cette malédiction a été jetée, et donc la cause d'un tel résultat.

– C'est bien ce que je pensais. C'est ce que disaient certains des Sages, même si tous n'étaient pas d'accord. Geralt ? D'où viennent de tels cas ? Est-ce de la sorcellerie, de la magie ?

– Je ne sais pas, votre majesté. Les Sages s'occupent d'étudier les causes de ces phénomènes. À nous autres, sorceleurs, il nous suffit de savoir qu'une volonté concentrée peut provoquer ces phénomènes. Et de savoir comment les combattre.

– Comment les tuer ?

– Le plus souvent. C'est aussi le plus souvent pour cela qu'on nous paye. Il se trouve rarement quelqu'un qui exige de lever des malédictions, votre majesté. En règle générale, les gens veulent tout simplement se protéger d'une menace. Et si en plus le monstre a des vies humaines sur la conscience, s'y ajoute le motif de la vengeance. »

Le roi se leva, fit quelques pas dans la pièce, s'arrêta devant l'épée du sorceleur suspendue au mur.

« Avec ça ? demanda-t-il, sans se tourner vers Geralt.

– Non. Celle-là est pour les hommes.

– J'en ai entendu parler. Tu sais quoi, Geralt ? Je vais aller dans

la crypte avec toi.

– C’est hors de question. »

Foltest se retourna, ses yeux brillaient.

« Est-ce que tu sais, sorcier, que je ne l’ai jamais vue ? Ni après la naissance, ni... ensuite. J’avais peur. Je peux ne plus jamais la voir, n’est-ce pas ? J’ai le droit de voir quand tu l’assassineras.

– Je répète, c’est hors de question. C’est une mort certaine. Y compris pour moi. Si j’altère ma concentration, ma volonté... Non, sire. »

Foltest tourna les talons et se dirigea vers la porte. Geralt eut un instant l’impression qu’il allait sortir sans un mot, sans un signe d’adieu, mais le roi s’arrêta, le regarda.

« Tu inspires la confiance, dit-il. Bien que je sache quel coquin tu es. On m’a raconté ce qui s’est passé à la taverne. Je suis sûr que tu as tué ces vauriens uniquement pour faire parler de toi, pour ébranler les gens et le roi. Il est pour moi évident que tu pouvais les vaincre sans les tuer. Je crains que je ne saurai jamais si tu vas sauver ma fille, ou la tuer elle aussi. Mais je l’accepte. Je dois l’accepter. Sais-tu pourquoi ? »

Geralt ne répondit rien.

« Parce que je crois, dit le roi, je crois qu’elle souffre. N’est-ce pas ? »

Geralt planta ses yeux perçants dans ceux du roi. Il n’acquiesça pas, ne fit pas un signe de tête, n’eut pas le moindre mouvement, mais Foltest savait. Il connaissait la réponse.

V

Geralt regarda une dernière fois par la fenêtre du château. La nuit tombait rapidement. Au-delà du lac scintillaient les lumières vagues de Vyzima. Autour du château, un désert, une bande de terre abandonnée, qui depuis six ans séparait la ville de ce lieu dangereux, et où il ne restait rien à l’exception de quelques ruines, de poutres vermoulues et des restes d’une palissade ébréchée, que manifestement il ne valait pas la peine de démonter et transporter. Quant au roi, il avait déplacé sa demeure le plus loin, à l’extrémité opposée de la cité :

le massif donjon du nouveau palais découpait sa silhouette noire dans le ciel bleu nuit.

Le sorceleur revint vers la table poussiéreuse près de laquelle il se préparait lentement, calmement, consciencieusement, dans l'une des pièces pillées et dévastées. Il savait qu'il avait beaucoup de temps devant lui. La strige ne quitterait pas la crypte avant minuit.

Devant lui, sur la table, il avait un coffret ferré, de taille modeste. Il l'ouvrit. À l'intérieur, dans des compartiments tapissés d'herbe sèche étaient étroitement rangés des flacons de verre fumé. Le sorceleur en sortit trois.

Il ramassa sur le sol un paquet oblong, enveloppé dans d'épaisses peaux de mouton nouées par une lanière de cuir. Il le déroula, et sortit l'épée à la garde ornementée, dans son fourreau noir et luisant, couvert de signes et de symboles runiques. Il dénuda l'arme, qui miroita dans la pénombre. La lame était en argent massif.

Geralt chuchota une formule, et but tour à tour le contenu de deux flacons, en posant après chaque gorgée sa main gauche sur la lame de l'épée. Ensuite, s'enroulant hermétiquement dans son manteau noir, il s'assit. À même le sol. Il n'y avait pas la moindre chaise dans la pièce. Ni d'ailleurs dans tout le château.

Il était immobile, les yeux fermés. Sa respiration, initialement calme, se fit soudain plus rapide, rauque, inquiète. Puis elle cessa complètement. Le mélange grâce auquel le sorceleur avait établi une maîtrise complète de tous les organes de son corps, se composait principalement d'hellébore, de stramoine, d'aubépine et d'euphorbe. Ses autres composantes n'avaient de nom dans aucune langue humaine. Pour un homme qui n'y aurait pas été, comme Geralt, habitué dès le plus jeune âge, ce serait un poison mortel.

Le sorceleur tourna brusquement la tête. Son ouïe, ayant atteint une sensibilité démesurée, décelait sans effort le bruissement des pas dans les orties qui envahissaient la grande cour. Ce ne pouvait être la strige. Il faisait trop clair. Geralt mis son épée sur son dos, cacha son paquetage dans l'âtre d'une cheminée en ruine, et dévala l'escalier, silencieux comme une chauve-souris.

Dans la cour, il faisait encore assez clair pour que l'arrivant puisse

voir le visage du sorceleur. L'homme – c'était Ostrit – recula vivement, une grimace involontaire de terreur et de dégoût lui tordit les lèvres. Le sorceleur eut un vilain sourire : il savait à quoi il ressemblait. Après avoir bu le mélange de belladone, d'aconit et d'euphrase, le visage prend une teinte crayeuse, et les pupilles occupent tout l'iris. Mais cette mixture permettait de voir dans l'obscurité la plus profonde, et c'est bien ce qui comptait pour Geralt.

Ostrit se maîtrisa rapidement.

« Tu as l'air d'un cadavre, sorcier, dit-il. Sûrement car tu es mort de peur. Ne t'inquiète pas, je t'apporte ta grâce. »

Le sorceleur ne répondit pas.

« Tu entends ce que je te dis, espèce de rebouteux rивien ? Tu es sauvé. Et riche. »

Ostrit soupesa une bourse de taille considérable, et la jeta aux pieds de Geralt.

« Mille orins. Ramasse ça, prends ton cheval et fiche le camp ! »

Le Riv se taisait toujours.

« N'écarquille pas les yeux comme ça ! s'emporta Ostrit. Et ne me fais pas perdre mon temps. Je n'ai pas l'intention de rester planté là jusqu'à minuit. Tu ne comprends pas ? Je ne veux pas que tu désenvoûtes quoi que ce soit. Non, ne va pas croire que tu as compris. Je ne suis pas dans le camp de Velerad et Segelin. Je ne veux pas que tu la tues. Tu dois simplement filer d'ici. Les choses doivent rester comme elles sont. »

Le sorceleur ne bougea pas. Il ne voulait pas que le magnat se rende compte à quel point ses réactions et ses mouvements étaient actuellement accélérés. Le ciel s'obscurcissait rapidement, c'était une bonne chose dans la mesure où même la pénombre du crépuscule était trop lumineuse pour ses pupilles dilatées.

« Et pourquoi, messire, les choses devraient-elles rester comme elles sont ? demanda-t-il, en tâchant d'articuler lentement chaque mot.

– Ça, répondit Ostrit en redressant fièrement la tête, ça ne te regarde fichtrement pas.

– Et si je sais déjà ?

– Tiens, tiens.

– Il sera plus facile de chasser Foltest du trône si la strige fait encore plus souffrir les gens ? Si la folie du roi dégoûte jusqu’au dernier les nobles et le peuple, n’est-ce pas ? Je suis venu chez vous en traversant la Rédanie et Novigrad. On entend beaucoup là-bas que nombreux sont ceux à Vyzima qui espèrent le roi Vizimir comme un sauveur et un vrai monarque. Mais moi, messire Ostrit, je me moque de la politique, des successions de trône et des révolutions de palais. Je suis là pour faire un travail. Vous n’avez jamais entendu parler du sens du devoir ou simplement de l’honnêteté ? De l’éthique professionnelle ?

– Fais attention à qui tu parles, vagabond ! s’écria Ostrit, furieux, posant la main sur la garde son épée. J’en ai assez, je n’ai pas l’habitude de discuter avec n’importe qui ! Mais regardez-le, l’éthique, le code, la morale ? ! Et qui est-ce qui en parle ? Un bandit, qui, à peine arrivé, a assassiné des gens ? Qui faisait des courbettes à Foltest, et dans son dos marchandait avec Velerad comme un tueur à gages ? Et toi, larbin, tu oses faire le fier devant moi ? Sorceleur galeux ! Hors d’ici, si tu ne veux pas prendre le plat de ma lame sur la gueule ! »

Le sorceleur ne remua même pas, il restait calme.

« C’est vous qui devriez partir, messire Ostrit, dit-il. Il commence à faire sombre. »

Ostrit recula d’un pas, et dégaina en un éclair.

« Tu l’auras voulu, sorcier. Je vais te tuer. Tes tours de magie ne te serviront à rien, j’ai une pierre de tortue sur moi. »

Geralt sourit. L’opinion sur les pouvoirs des pierres de tortue était aussi répandue qu’elle était fausse. Mais le sorceleur ne comptait pas perdre ses forces à jeter des sorts, et encore moins risquer d’abîmer son épée d’argent au contact de la lame d’Ostrit. Il s’effaça sous un moulinet, et de la base du poing, avec les clous d’argent de son revers de manche, il frappa le magnat à la tempe.

VI

Ostrit reprit rapidement conscience, et parcourut des yeux l’obscurité totale qui l’entourait. Il remarqua qu’il était attaché. Il ne voyait pas Geralt, debout juste à côté de lui. Mais quand il se rendit compte d’où il était, il poussa un hurlement long et effroyable.

« Tais-toi, dit le sorceleur. Où tu vas l'attirer avant l'heure.

– Maudit criminel ! Où es-tu ? Détache-moi immédiatement, ma-
raud ! Tu seras pendu pour ça, fils de chienne !

– Tais-toi. »

Ostrik haletait bruyamment.

« Tu vas me laisser en pâture pour elle ! Ligoté ? demanda-t-il
moins fort, ajoutant en chuchotant presque une immonde insulte.

– Non, dit le sorceleur. Je vais te libérer. Mais pas maintenant.

– Espèce de scélérat, souffla Ostrik. Tu veux détourner l'attention
de la strige ?

– Oui. »

Ostrik se tut et cessa de se débattre, il restait calme.

« Sorceleur ?

– Oui.

– C'est vrai que je voulais renverser Foltest. Je n'étais pas le seul.
Mais j'étais le seul à désirer sa mort, je voulais qu'il meure dans
d'atroces souffrances, qu'il devienne fou, qu'il pourrisse vivant. Sais-tu
pourquoi ? »

Geralt se taisait.

« J'aimais Adda. La sœur du roi. Son amante. Sa fille de joie. Je
l'aimais... Sorceleur, tu es là ?

– Je suis là.

– Je sais ce que tu penses. Mais ça ne s'est pas passé comme ça.
Crois-moi, je n'ai jeté aucune malédiction. Je ne connais rien à la
magie. Une seule fois, sous le coup de la colère, j'ai dit... Une seule
fois. Sorceleur ? Tu écoutes ?

– J'écoute.

– C'est sa mère, la vieille reine. C'est sûrement elle. Elle ne pouvait
pas voir ça, que lui et Adda... Ce n'est pas moi. Moi, une seule fois,
tu sais, j'ai essayé de la persuader, mais Adda... Sorceleur ! J'ai perdu
l'esprit et j'ai dit... Sorceleur ? C'est moi ? Moi ?

– Ça n'a plus d'importance.

– Sorceleur ? Minuit est proche ?

– Tout proche.

– Libère-moi plus tôt. Donne-moi plus de temps.

– Non. »

Ostrit n’entendit pas le raclement de la pierre tombale repoussée, mais le sorceleur si. Il se pencha, et trancha de son poignard les liens du magnat. Ostrit n’attendit pas le moindre mot. Il se redressa, tituba maladroitement, engourdi, et s’enfuit. Sa vue s’était suffisamment adaptée à l’obscurité pour qu’il puisse voir le chemin menant de la grand-salle à la sortie.

La dalle du sol qui bloquait l’accès à la crypte sauta avec fracas. Geralt, prudemment caché derrière la balustrade des escaliers, aperçu la silhouette difforme de la strige qui filait agilement, vivement et infailliblement en suivant le bruit des pas d’Ostrit qui s’éloignait.

Un cri horrible, strident, dément déchira la nuit, ébranla les vieux murs et dura, croissant et retombant, vibrant. Le sorceleur ne pouvait pas estimer exactement la distance, son ouïe trop sensible était trompeuse, mais il savait que la strige avait fondu sur Ostrit très vite. Trop vite.

Il sortit au milieu de la salle, s’arrêta juste devant l’entrée de la crypte. Il rejeta son manteau. Il remua les épaules, rectifiant la position de son épée. Il remonta ses gants. Il avait encore un moment. Il savait que la strige, bien que repue après la dernière pleine lune, n’abandonnerait pas de sitôt le corps d’Ostrit. Le cœur et le foie étaient une précieuse réserve de nutriments pour ses longues périodes de léthargie.

Le sorceleur attendait. Selon ses estimation, il restait encore environ trois heures jusqu’à l’aube. Le chant du coq pourrait l’induire en erreur. Mais il n’y avait probablement pas le moindre coq dans les environs.

Il l’entendit. Elle avançait lentement, traînant les pattes sur le sol. Ensuite, il la vit.

La description avait été précise. Elle avait un cou court et une tête disproportionnément grosse entourée d’une auréole ondulante et emmêlée de cheveux rougeâtres. Ses yeux brillaient dans le noir comme deux charbons ardents. La strige était immobile et fixait Geralt. Soudain, elle ouvrit sa gueule, comme pour se vanter de ses rangées de crocs blancs et acérés, après quoi elle fit claquer sa mandibule

avec un bruit qui rappelait un coffre qu'on referme. Et elle bondit immédiatement, d'où elle était, sans élan, lançant vers le sorceleur ses griffes ensanglantées.

Geralt bondit de côté, tournoya dans une volte foudroyante, la strige passa tout contre lui, volta elle aussi, tranchant l'air de ses serres. Elle ne perdit pas l'équilibre et attaqua de nouveau, instantanément, dans son demi-tour, claquant des dents juste devant la poitrine de Geralt. Le Riv bondit dans l'autre sens, changea trois fois son sens de rotation dans une volte vrombissante et désorienta la strige. En s'écartant, il la frappa violemment dans le côté de la tête, sans même avoir armé le coup, avec les pointes en argent qui hérissaient aux jointures l'extérieur de son gant.

La strige rugit affreusement, emplissant le château d'un écho grondant, elle se plaqua au sol et se mit à hurler d'un ton sourd, hostile, furieux.

Le sorceleur eut un sourire acerbe. Le premier essai avait été un succès, comme il l'avait envisagé. L'argent était mortel pour la strige, comme pour la plupart des monstres engendrés par des sortilèges. Une chance existait donc : la bête était comme les autres, et cela pouvait garantir un désenvoûtement réussi ; quant à l'épée d'argent, elle pouvait en dernier recours lui garantir la vie.

La strige ne se pressait pas pour sa prochaine attaque. Cette fois elle s'approchait lentement, en montrant les crocs et en bavant hideusement. Geralt recula, il se déplaçait sur un demi-cercle, posait les pieds prudemment et déconcentrait la strige en accélérant ou ralentissant ses mouvements, l'empêchant ainsi de se préparer à bondir. Tout en marchant, le sorceleur déroulait une longue chaîne, fine, solide et lestée à un bout. La chaîne était en argent.

À l'instant où la strige se ramassa et bondit, la chaîne siffla dans l'air et, se lovant comme un serpent, elle s'emmêla en un clin d'œil autour des bras, du cou et de la tête du monstre. La strige s'écroula en plein saut, en piaillant à en percer les tympanes. Elle se débattait sur le sol, rugissant horriblement, sans qu'on ne sache si c'était à cause de la colère ou de la cuisante douleur que lui infligeait le métal honni. Geralt était satisfait : tuer la strige, s'il l'avait souhaité, ne lui aurait

pas posé à ce moment le moindre problème. Mais le sorceleur ne tira pas son épée. Jusque là, rien dans le comportement de la strige ne laissait à penser qu'il s'agît d'un cas incurable. Geralt recula à une distance adéquate, et, ne quittant pas des yeux la forme qui s'agitait sur le sol, il respira profondément et se concentra.

La chaîne rompit, les maillons d'argent tombèrent de tous côtés comme une pluie, tintant sur la pierre. Aveuglée par la rage, la strige se rua à l'assaut en hurlant. Geralt l'attendait calmement, et traçait devant lui de la main droite le Signe d'Aard.

La strige vola en arrière de quelques pas, comme frappée par un marteau, mais elle resta sur pied, elle tendit les griffes et découvrit ses crocs. Ses cheveux flottaient et claquaient, comme si elle marchait contre un vent violent. Avec difficulté, en râlant, pas après pas, elle avançait lentement. Mais elle avançait.

Geralt fut pris d'inquiétude. Il ne s'attendait pas à ce qu'un Signe aussi simple paralyse complètement la strige, mais il ne pensait pas que la bête surmonterait cet obstacle si facilement. Il ne pouvait pas maintenir le Signe trop longtemps, c'était trop fatigant, et la strige n'avait plus qu'une dizaine de pas à parcourir. Il ôta le Signe brusquement et sauta de côté. Comme il l'avait prévu, la strige, prise au dépourvu, partit en avant, perdit l'équilibre, tomba, glissa sur le sol et dégringola les escaliers, dans l'ouverture béante qui menait à la crypte. D'en bas s'éleva son hurlement infernal.

Pour gagner du temps, Geralt fila vers l'escalier menant à la galerie. Il n'avait pas gravi la moitié des marches quand la strige jaillit de la crypte, fonçant comme une énorme araignée noire. Le sorceleur attendit qu'elle s'engage à sa suite dans l'escalier, après quoi il franchit la balustrade et sauta en bas. La strige se retourna dans l'escalier, rebondit et s'élança sur lui dans un saut invraisemblable, de plus de dix mètres. Elle ne se laissait plus si facilement tromper par ses esquives : à deux reprises, ses griffes marquèrent la veste de cuir du Riv. Mais de nouveau, un coup désespérément puissant des pointes d'argent du gant repoussa la strige, la fit chanceler. Geralt, sentant la colère qui montait en lui, se balança, cambra son corps en arrière et, d'un vigoureux coup de pied dans le flanc, il renversa la bête.

Le rugissement qu'elle poussa fut plus fort que tous les précédents. À en faire tomber les plâtres du plafond.

La strige se redressa, tremblant dans sa fureur incontenable et sa soif de meurtre. Geralt attendait, il avait déjà dégainé, et décrivait des cercles dans l'air avec son épée ; il marchait, contournait la strige, attentif à ce que les mouvements de son épée ne s'accordent pas avec le rythme et l'allure de ses pas. La strige ne bondit pas, elle approchait lentement, suivant des yeux la trajectoire brillante de la lame.

Geralt s'arrêta soudain et se figea, l'épée levée. La strige, décontenancée, s'arrêta aussi. Le sorceleur décrivit un lent demi-cercle de son tranchant, il fit un pas vers la strige. Puis en autre. Puis il bondit, en faisant un moulinet au-dessus de sa tête.

La strige se recroquevilla, épeurée par ce zigzag, Geralt était à nouveau proche, la lame scintillait dans sa main. Les yeux du sorceleur s'éclairèrent d'une lueur malveillante, un feulement rauque sourdait entre ses dents serrées. La strige recula encore, repoussée en arrière par la puissance du concentré de haine, de rage et de violence qui émanait de l'homme en train de l'attaquer, qui la frappait par vagues, qui s'engouffrait dans son cerveau et ses entrailles. Terrifiée jusqu'à la douleur par ce sentiment qui lui était jusqu'alors inconnu, elle émit un glapissement faible et tremblant, fit volte-face et se jeta dans une fuite éperdue à travers l'obscur entrelacs des couloirs du château.

Geralt se tenait au milieu de la salle, parcouru par un frisson. Seul. Cela avait duré longtemps, pensa-t-il, avant que cette danse au bord du précipice, cette chorégraphie de combat follement macabre n'apporte le résultat escompté, et ne lui permette d'atteindre cette unité mentale avec son adversaire, de s'attaquer à la racine de la volonté concentrée qui emplissait la strige. Une volonté mauvaise, morbide de laquelle la strige était née. Le sorceleur frissonna en repensant au moment où il avait absorbé en lui toute cette charge de mal, pour la rediriger, comme avec un miroir, contre le monstre. Il n'avait encore jamais rencontré une telle densité de haine et de folie meurtrière, même chez les basilics qui avaient la pire réputation de ce point de vue.

Tant mieux, pensait-il en se dirigeant vers l'entrée de la crypte, qui se découpait sur le sol comme une énorme flaque sombre. Tant

mieux, le choc encaissé par la strige avait été d'autant plus fort. Cela lui donnerait un peu plus de temps pour la suite des opérations, avant que la bête ne surmonte le traumatisme. Le sorceleur doutait qu'il pourrait avoir la force de renouveler un tel effort. L'effet des élixirs faiblissait, et l'aube était encore loin. La strige ne devait pas atteindre la crypte avant l'aube, sans quoi tous les peines consenties jusque là auraient été vaines.

Il descendit l'escalier. La crypte n'était pas grande, elle contenait trois sarcophages de pierre. Le plus proche de l'entrée avait son couvercle à moitié repoussé. Geralt sortit de son gousset une troisième fiole dont il but rapidement le contenu, il entra dans le tombeau et s'y enfonça. Comme il s'y attendait, le tombeau était double : pour la mère et la fille.

Il ne ferma le couvercle que lorsqu'il entendit de nouveau les lointains rugissements de la strige. Il s'allongea sur le dos à côté de la dépouille momifiée d'Adda, et traça sur la face intérieure de la dalle le Signe d'Yrden. Il posa son épée sur sa poitrine, et plaça un petit sablier aux grains phosphorescents. Il croisa les mains. Il n'entendait plus les hurlements de la strige qui fouillait le château. Il cessa d'entendre quoi que ce soit, car la parisette et la chélidoine commençaient à faire effet.

VII

Quand Geralt ouvrit les yeux, les grains du sablier s'étaient écoulés jusqu'au bout, ce qui signifiait que sa torpeur avait même duré plus qu'il n'était nécessaire. Il tendit l'oreille, et n'entendit rien. Ses sens fonctionnaient à présent normalement.

Il prit son épée dans une main, passa l'autre sur le couvercle du sarcophage en murmurant une formule, puis il repoussa la dalle doucement, de quelques pouces.

Pas un bruit.

Il repoussa plus le couvercle, s'assit, sortit la tête du tombeau en tenant son arme en alerte. La crypte était plongée dans l'obscurité, mais le sorceleur savait que dehors, le jour pointait. Il frappa son briquet et alluma une minuscule lanterne. qu'il éleva, jetant sur les

murs du caveau des ombres fantasmagoriques.

Pas un geste.

Il s'extirpa du sarcophage, courbatu, engourdi et frigorifié. Et c'est alors qu'il l'aperçut. Elle était allongée sur le dos, près du tombeau, nue, inconsciente.

Elle était plutôt laide. Fluette, avec de petits seins pointus, sale. Ses cheveux, d'un blond roussâtre, lui descendaient presque jusqu'à la taille. Posant la lanterne sur la pierre tombale, il s'agenouilla près d'elle, se pencha. Elle avait les lèvres pâles et une grosse ecchymose sur la pommette après le coup qu'il lui avait donné. Geralt enleva ses gants, reposa son épée, et sans faire de façons il lui retroussa du doigt la lèvre supérieure. Ses dents étaient normales. Il voulut saisir sa main, enfouie sous les cheveux emmêlés. Avant qu'il ne trouve à tâtons sa paume, il vit les yeux ouverts. Trop tard.

Elle lui taillada la gorge de ses griffes, tranchant profondément ; le sang gicla sur son visage. Elle hurla, frappa les yeux de l'autre main. Il lui tomba dessus et la saisit par les poignets des deux mains, la clouant au sol. Elle claqua ses dents, maintenant trop courtes, devant son visage. Il la cogna du front en pleine figure, l'écrasa plus fort. Elle n'avait plus son ancienne force, elle se débattait seulement sous lui, elle hurlait et crachait du sang, le sang de Geralt, qui lui inondait les lèvres. Le sang se vidait rapidement. Il n'y avait pas de temps à perdre. Le sorceleur jura et la mordit fortement au cou, juste sous l'oreille, il planta ses dents et serra jusqu'à ce que le hurlement inhumain se transforme en un cri aigu, désespéré, puis en un sanglot étouffé, le sanglot d'une petite fille de quatorze ans à qui on fait mal.

Il la lâcha lorsqu'elle cessa de bouger, et, se redressant sur ses genoux, il tira d'une poche sur sa manche un morceau de toile et l'appliqua sur son cou. Il trouva de la main son épée posée tout près, posa le tranchant sur la gorge de la fillette inconsciente et se pencha sur sa main. Les ongles étaient sales, cassés, tordus, mais... normaux. Absolument normaux.

Le sorceleur se leva péniblement. La lueur poisseuse d'un matin grisâtre se déversait déjà par l'entrée de la crypte. Il se dirigea vers l'escalier, mais tituba, et s'assit lourdement sur le sol. À travers la

toile trempée, le sang lui coulait sur la main et dégoulinait sur sa manche. Il délaça son pourpoint, déchira sa chemise et en fit de la charpie et des bandages qu'il s'attachait autour du cou tout en sachant qu'il n'avait pas beaucoup de temps, qu'il allait bientôt s'évanouir...

Il eut le temps. Et il s'évanouit.

À Vyzima, de l'autre côté du lac, un coq, gonflant ses plumes dans la froide humidité, chanta de sa voix enrouée pour la troisième fois.

VIII

Il vit les murs blanchis et le plafond à poutres apparentes de la petite chambre au-dessus du corps de garde. Il bougea la tête en grimaçant de douleur, et gémit. Son cou avait été abondamment et solidement bandé par une main experte.

« Reste couché, sorcier, dit Velerad. Reste couché, ne bouge pas.

– Mon... épée...

– Oui, oui. Le plus important, c'est bien sûr ton épée de sorceleur en argent. Elle est là, ne t'inquiète pas. Ton épée, et ton coffret. Et trois mille orins. C'est moi qui suis un vieil imbécile, et toi tu es un sorceleur intelligent. Foltest répète ça depuis deux jours.

– Deux...

– Eh oui, deux. Elle t'a bien entaillé le cou, on voyait tout ce que tu as à l'intérieur. Tu as perdu énormément de sang. Heureusement, nous nous sommes précipités au château dès le troisième chant du coq. Personne n'a dormi cette nuit-là, à Vyzima. C'était impossible. Vous avez fait un vacarme épouvantable. Mon bavardage ne te fatigue pas ?

– La... princesse ?..

– La princesse est une princesse. Elle est maigre. Et un peu benette. Elle pleure sans cesse. Et elle pisse au lit. Mais Foltest dit que ça va changer. Je crois que ça n'empirera pas, dis, Geralt ? »

Le sorceleur ferma les yeux.

« D'accord, j'y vais. »

Velerad se leva.

« Repose-toi. Geralt ? Avant que j'y aille, dis-moi, pourquoi as-tu voulu la mordre comme ça ? Hein ? Geralt ? »

Le sorceleur dormait.

La voix de la raison 2

I

« Geralt. »

Arraché à son sommeil, il redressa la tête. Le soleil était déjà haut ; des taches d'un doré aveuglant forçaient leur chemin à travers les lattes des volets, des tentacules de lumière pénétraient la pièce. Le sorceleur se cacha les yeux de la main, d'un geste aussi spontané qu'inutile mais dont il ne s'était jamais débarrassé : après tout, il lui suffisait de rétrécir ses pupilles en deux fentes verticales.

« Il est déjà tard, dit Nenneke en ouvrant les volets. Vous avez dormi trop longtemps. Iola, sauve-toi d'ici. Allez, disparaïs. »

La jeune fille se releva brusquement, se pencha hors du lit pour ramasser sa mante sur le sol. Sur son épaule, à l'endroit où elle avait ses lèvres un instant plus tôt, Geralt sentait un filet de salive qui tiédissait.

« Attends », hésita-t-il.

Elle le regarda, et détourna vivement la tête.

Elle avait changé. Elle n'avait plus rien d'une ondine, plus rien de cette apparition lumineuse au parfum de camomille qu'elle avait été à l'aube. Ses yeux étaient pers, et non noirs. Et elle avait des taches de rousseurs, sur le nez, le décolleté et les épaules. Ces taches de rousseurs étaient tout à fait charmantes, elles allaient bien avec son teint et ses cheveux roussâtres. Mais il ne les avait pas vues avant, à l'aube, lorsqu'elle était son rêve. Honteux et triste, il se rendit compte qu'il lui en voulait, il lui en voulait de ne pas être restée un songe. Et il ne se pardonnerait jamais ce ressentiment.

« Attends, reedit-il. Iola... Je voulais...

– Ne lui dis rien, Geralt, l’interrompit Nenneke. De toute façon elle ne te répondra rien. File, Iola. Dépêche-toi, mon enfant. »

La jeune fille, enveloppée dans sa mante, trotтина vers la porte, ses pieds nus claquant sur le pavage ; elle se troubla et rougit, gênée. Elle ne rappelait plus en rien...

Yennefer.

« Nenneke, commença-il, tendant la main vers sa chemise. J’espère que tu ne m’en veux pas... Tu ne vas tout de même pas la punir.

– Que tu es bête, s’esclaffa la prêtresse, s’approchant du lit. Tu as oublié où tu te trouves. Ce n’est pas un ermitage ou un couvent. C’est le temple de Melitele. Notre déesse n’interdit rien à ses prêtresses. Enfin... presque rien.

– Tu m’as interdit de lui parler.

– Je ne te l’ai pas interdit, je t’ai signalé que c’était inutile. Iola ne parle pas.

– Quoi ?

– Elle ne parle pas, car elle en a fait le vœu. C’est le genre de renoncement qui permet de... Bah, pourquoi est-ce que j’irais te l’expliquer, de toutes manières tu ne comprendras pas, tu n’essayeras même pas de comprendre. Je sais ce que tu penses de la religion. Non, ne t’habille pas tout de suite. Je veux voir comment cicatrise ton cou. »

Elle s’assit au bord du lit, et déroula adroitement l’épaisse couche de bandages enroulés autour du cou du sorceleur. Il tordit ses lèvres de douleur.

Juste après son arrivée à Ellander, Nenneke avait retiré les points de suture affreusement grossiers, en ficelle de cordonnier, avec lesquels on l’avait recousu à Vyzima, elle avait rouvert la blessure et l’avait pansée de nouveau. L’effet était évident : il était arrivé au temple presque en bonne santé, quoiqu’un peu raide. Maintenant, en revanche, il était de nouveau malade et endolori. Mais il ne protestait pas. Il connaissait la prêtresse depuis des années, il savait à quel point ses connaissances en médecine étaient vastes, et à quel point son apothèque était riche et universelle. Une cure au temple de Melitele ne pouvait que lui faire du bien.

Nenneke palpa la blessure, la lava et se mit à jurer. Il connaissait cela par cœur, à présent, elle avait commencé au premier jour et ne manquait jamais de pester à chaque fois qu'elle voyait le souvenir laissé par les griffes de la princesse de Vyzima.

« Quelle abomination ! Se laisser charcuter comme ça par une simple strige ! Les muscles, les tendons, à un cheveu près la carotide y passait ! Par la Grande Melitele, Geralt, qu'est-ce qui t'arrive ? Comment est-il possible que tu l'aies laissée s'approcher aussi près ? Qu'est-ce que tu voulais lui faire ? L'enconner ? »

Il ne répondit pas, et sourit légèrement.

« Arrête ce sourire stupide. »

La prêtresse se leva, alla prendre un sac de pansements sur la commode. Malgré son embonpoint et sa petite taille, ses déplacements étaient agiles et gracieux.

« Ce qui s'est passé n'a rien de drôle. Tu perds tes réflexes, Geralt.

– Tu exagères.

– Je n'exagère rien du tout. »

Nenneke appliqua à la plaie un cataplasme vert qui sentait fort l'eucalyptus.

« Tu ne devrais même pas te laisser toucher, et pourtant te voilà touché, et gravement. Presque fatalement. Même avec tes incroyables capacités de régénération, il faudra plusieurs mois pour que tu retrouves la pleine mobilité de ton cou. Je te préviens, pendant cette durée n'essaye pas de combattre des adversaires trop vifs.

– Merci pour l'avertissement. Donne-moi peut-être encore un conseil : de quoi dois-je vivre entretemps ? Dois-je recruter quelques demoiselles, acheter une charrette et organiser un lupanar ambulant ? »

Nenneke haussa les épaules en lui bandant le cou avec des mouvements rapides et assurés de ses mains potelées.

« Je dois te donner des conseils et des leçons de vie ? Qu'est-ce c'est, je suis ta mère, ou quoi ? Allez, c'est prêt. Tu peux t'habiller. Ton petit déjeuner t'attend dans le réfectoire. Dépêche-toi, où tu va devoir mitonner tout seul. Je ne compte pas garder les filles à la cuisine jusqu'à midi.

– Où pourrai-je te trouver ensuite ? Dans le sanctuaire ?

– Non, dit Nenneke en se levant. Pas dans le sanctuaire. Tu es un hôte apprécié ici, sorcelleur, mais je ne veux pas te voir traîner dans le sanctuaire. Va te promener. Et pour ce qui est de se retrouver, c’est moi qui te retrouverai.

– Très bien. »

II

Geralt parcourut pour la quatrième fois l’allée de peupliers qui menait du portail aux communs et en direction de la falaise abrupte dans laquelle se fondait le bloc du sanctuaire et du temple principal. Après un instant de réflexion, il renonça à rentrer sous un toit, et tourna vers les jardins et les bâtiments de ferme. Une quinzaine de religieuses en habits de travail gris s’y activaient, sarclant les plate-bandes et nourrissant la volaille dans les poulaillers. Parmi elles, il y avait une majorité de jeunes et de très jeunes, presque des enfants. Certaines, en passant à côté de lui, le saluaient d’un signe de tête ou d’un sourire. Il répondait aux saluts, mais il n’en reconnaissait aucune. Bien qu’il passe souvent au temple, une fois, voire deux fois par an, il n’y rencontrait jamais plus de trois ou quatre visages familiers. Les jeunes filles arrivaient et repartaient, en tant que prophétesses dans d’autres temples, en tant que sages-femmes, guérisseuses spécialisées dans les maladies féminines et infantiles, druidesses itinérantes, enseignantes ou gouvernantes. Mais jamais il ne manquait de nouvelles, qui arrivaient de partout, même des régions les plus lointaines. Le temple de Melitele à Ellander était célèbre et jouissait d’une réputation méritée.

Le culte de Melitele était l’un des plus anciens, et de son temps l’un des plus répandus ; ses origines remontaient à des temps immémoriaux, encore préhumains. Quasiment chaque race préhumaine, et chaque peuplade humaine nomade avaient adoré une déesse de la fécondité et de la fertilité, protectrice des agriculteurs et des jardiniers, patronne de l’amour et du mariage. La plupart de ces cultes s’étaient concentrés et fondus dans le culte de Melitele.

Le temps, qui s’était montré assez impitoyable avec les autres religions et cultes, les isolant efficacement dans de petits moutiers et

chapelles, oubliés, rarement visités, noyés dans l'expansion urbaine, avait été clément avec Melitele. Melitele ne manquait toujours pas de fidèles ni de mécènes. Les savants qui analysaient ce phénomène, lorsqu'ils expliquaient la popularité de la déesse, faisaient en général appel aux cultes ancestraux de la Grande Génitrice, de la Mère Nature, ils indiquaient des liens avec le cycle des saisons, avec la renaissance de la vie et avec d'autres phénomènes aux noms emphatiques. L'ami de Geralt, le troubadour Caralin, qui aimait passer pour un spécialiste dans tous les domaines possibles et imaginables, cherchait des interprétations plus simples. Le culte de Melitele, expliquait-il, était un culte typiquement féminin. Après tout, Melitele était la patronne de la fécondité, des naissances, la protectrice des parturientes. Or une femme qui accouche doit crier. Outre les hurlement ordinaires, ayant pour teneur les habituelles et futiles promesses qu'elle ne se donnera plus jamais à aucun maudit gars, la femme qui accouche doit aussi appeler à son secours une divinité quelconque, et Melitele fait parfaitement l'affaire. Et puisque les femmes ont enfanté, enfantent et enfanteront, démontrait le poète, alors la déesse Melitele n'a pas à s'en faire pour sa popularité.

« Geralt.

– Te voilà, Nenneke. Je te cherchais.

– Moi ? répondit la prêtresse avec un regard moqueur. Et pas Iola ?

– Iola également, avoua-t-il. As-tu quelque chose contre ça ?

– En ce moment, oui. Je ne veux pas que tu la déranges et que tu la distraies. Elle doit se préparer et prier, si cette transe doit donner quoi que ce soit.

– Je t'ai déjà dit, déclara-t-il froidement, que je ne veux pas la moindre transe. Je ne pense pas qu'une telle transe puisse m'aider en quoi que ce soit.

– Et moi, grimaça légèrement Nenneke, je ne pense pas qu'une telle transe puisse te nuire en quoi que ce soit.

– On ne peut pas m'hypnotiser, j'y suis immunisé. J'ai peur pour Iola. Ça peut être un effort trop important pour une médium.

– Iola n'est ni une médium ni une voyante névrosée. Cette enfant jouit d'une grâce particulière de la déesse. Ne fais pas cette tête

stupide, je te prie. Je t'ai dit, je connais tes opinions sur la religion, ça ne m'a jamais trop dérangé et à l'avenir ça ne me dérangera sûrement pas non plus. Je ne suis pas une fanatique. Tu as le droit d'estimer que c'est la Nature qui nous gouverne, et la Force qu'elle abrite. Tu as le droit d'estimer que les dieux, y compris ma Melitele, sont seulement des personnifications de cette puissance, inventées à l'usage des simplets afin qu'ils la comprennent plus facilement, qu'ils acceptent son existence. Selon toi, cette force est une force aveugle. Mais pour moi, Geralt, la foi permet d'attendre de la nature ce que ma déesse incarne : l'ordre, le droit, le bien. Et l'espoir.

– Je sais.

– Si tu le sais, pourquoi ces réserves vis-à-vis de la transe ? Que crains-tu ? Que je te demande de te prosterner face contre terre devant la statue de la déesse et de débiter des cantiques ? Geralt, nous allons simplement nous asseoir un moment ensemble, toi, moi et Iola. Et nous verrons bien si les talents de cette fille permettent de lire dans l'enchevêtrement de forces qui t'enserme. Peut-être que nous apprendrons quelque chose qu'il serait bon de savoir. Ou peut-être que nous n'apprendrons rien. Peut-être que les puissances du destin qui t'entourent ne voudront pas se révéler à nous, qu'elles resteront cachées et incompréhensibles. Je ne le sais pas. Mais pourquoi ne devrions-nous pas essayer ?

– Parce que ça n'a pas de sens. Aucun destin enchevêtré ne m'entoure. Et quand bien même, pourquoi diable aller fouiller dedans ?

– Geralt, tu es malade.

– Blessé, tu veux dire.

– Je sais ce que je voulais dire. Il y a quelque chose qui ne va pas chez toi, je le sens. Après tout je te connais depuis tout gosse, là, quand je t'ai connu tu arrivais à la ceinture de ma jupe. Et maintenant je sens que tu tournes dans un satané tourbillon, empêtré jusqu'au bout, pris dans un collet qui se resserre peu à peu. Je veux savoir de quoi il retourne. Je ne peux pas y arriver seule, je dois faire appel aux talents de Iola.

– Tu es sûre que tu ne vas pas chercher trop loin ? Pourquoi cette métaphysique ? Si tu veux, je peux me confier. Je vais occuper tes

soirées avec les récits des événements les plus captivants des quelques dernières années. Prépare juste un tonnelet de bière, pour que je n'ai pas la gorge sèche, et on peut même commencer dès ce soir. Je crains toutefois de t'ennuyer, car tu n'y trouveras ni tourbillon ni collet. Bah, juste des histoires de sorceleur.

– J'écouterai volontiers. Mais je le répète, la transe ne ferait pas de mal.

– Et ne crois-tu pas, sourit-il, que mon manque de foi dans le sens de cette transe ne barre pas d'office son utilité ?

– Non, je ne crois pas. Et sais-tu pourquoi ?

– Non. »

Nenneke se pencha et le regarda dans les yeux, avec un étrange sourire sur ses lèvres pâles.

« Parce que ce serait la première preuve que j'aie jamais vu que l'incroyance a un quelconque pouvoir. »

Un grain de vérité

I

Les petits points noirs qui se mouvaient sur le fond clair du ciel strié de bancs de brume attirèrent l'attention du sorceleur. Ils étaient nombreux. Les oiseaux tournaient calmement, décrivant de lents cercles, puis ils abaissaient soudainement leur vol, et remontaient tout de suite en battant des ailes.

Le sorceleur observa longuement les oiseaux ; il estimait la distance, et le temps probable qu'il faudrait pour la parcourir, en prenant en compte le relief du terrain, la densité de la forêt, la profondeur et le cours de la ravine dont il suspectait la présence. Enfin, il rejeta son manteau, et raccourcit de deux trous la ceinture qui lui barrait la poitrine en diagonale. Le pommeau et la poignée de l'épée suspendue dans son dos dépassaient au-dessus de son épaule droite.

« Allez, Ablette, on va faire un détour, dit-il. On va quitter la grand-voie. Je crois bien que ces piafs ne tournent pas là-bas sans raison. »

La jument, bien sûr, ne répondit pas, mais elle se mit en route, obéissant à la voix qui lui était familière.

« Qui sait, c'est peut-être un élan mort, continuait Geralt. Ou peut-être que ce n'est pas un élan. Qui sait ? »

Il y avait effectivement une ravine là où il s'y attendait : à un moment, le sorceleur vit d'en haut les frondaisons des arbres qui emplissaient densément l'encaissement. Mais les bords du vallon étaient doux, et le fond sec, sans ronces, sans troncs pourrissants. Il franchit la ravine aisément. De l'autre côté se trouvait une futaie de bouleaux, puis une grande clairière, un champ de bruyères et un chablis, tendant

vers le ciel les bras de ses branches et racines entremêlées.

Les oiseaux, effarouchés par l'arrivée du cavalier, s'envolèrent plus haut, avec un croassement sauvage, bruyant et rauque.

Geralt aperçut tout de suite la première dépouille : la blancheur du gilet en peau de mouton et le bleu mat de la robe se découpaient clairement parmi les touffes de carex jaunies. Il ne voyait pas le deuxième cadavre, mais il savait où il se trouvait – l'emplacement de la dépouille était indiqué par la position de trois loups, qui, s'étant assis, regardaient tranquillement le cavalier. La jument du sorcelleur s'ébroua. Les loups, comme obéissant à un signal, trottèrent sans un bruit vers la forêt, sans se presser, retournant de temps à autre leurs têtes triangulaires vers le nouvel arrivant. Geralt sauta de cheval.

La femme au gilet et à la robe bleue n'avait plus de visage, de gorge et presque plus de cuisse gauche. Le sorcelleur la dépassa, sans se baisser.

L'homme était allongé face contre terre. Geralt ne retourna pas le corps, voyant qu'ici non plus les loups et les oiseaux n'avaient pas perdu leur temps. Il n'y avait d'ailleurs pas besoin d'étudier plus en détail le corps : les épaules et le dos du veston de laine étaient couverts d'un noir entrelacs de sang séché. Il était évident que l'homme avait péri d'un coup à la nuque, et que les loups n'avaient massacré le corps que plus tard.

À sa large ceinture, à côté d'un petit coutelas dans un fourreau en bois, l'homme portait une bourse en cuir. Le sorcelleur l'arracha, et jeta tour à tour dans l'herbe une pierre à briquet, un morceau de craie, de la cire à cacheter, une poignée de pièces d'argent, un rasoir pliant à monture en os, une oreille de lapin, trois clés sur un anneau et une amulette phallique. Deux lettres, écrites sur de la toile, avaient été mouillées par la pluie et la rosée, les runes avaient coulé et s'étaient effacées. Une troisième, en parchemin, était aussi abîmée par l'humidité, mais était encore lisible. C'était une lettre de crédit, émise par une banque de nains de Murivel à l'ordre du marchand du nom de Rulle Asper ou Aspen. La somme du crédit était modeste.

Geralt, s'étant penché, souleva la main droite de l'homme. Comme il s'y attendait, la bague en cuivre qui enserrait le doigt gonflé et bleui

portait la marque de la guilde des armuriers : un bassinot à mézail stylisé et deux épées croisées surmontant une rune A gravée.

Le sorceleur revint vers le cadavre de la femme. Alors qu'il retournait le corps, quelque chose le piqua au doigt. C'était une rose, épinglée à la robe. La fleur avait fané, mais n'avait pas perdu sa couleur : les pétales étaient d'un bleu profond, presque outremer. Il retourna complètement le corps, et frémit.

Sur la nuque dénudée et déformée de la femme, des traces de dents étaient clairement visibles. Ce n'étaient pas des dents de loup.

Le sorceleur recula prudemment jusqu'à son cheval. Ne quittant pas des yeux la lisière de la forêt, il monta en selle. Il fit deux fois le tour de la clairière, penché, scrutant attentivement le sol, regardant de tous côtés.

« Bon, Ablette, dit-il doucement, en arrêtant le cheval. L'affaire est claire, mais pas jusqu'au bout. L'armurier et la femme sont arrivés à cheval, de ce côté-là de la forêt. Ils étaient sans le moindre doute en train de rentrer chez eux depuis Murivel, car personne ne garde longtemps sur soi d'accréditifs non encaissés. Pourquoi est-ce qu'ils sont passés par là, et non par la route, aucune idée. Mais ils ont chevauché à travers le champ de bruyères, côte à côte. Et alors, je ne sais pas pourquoi, les deux sont descendus ou tombés de cheval. L'armurier est mort immédiatement. La femme a couru, ensuite elle est tombée et est morte aussi, et cette chose, qui n'a pas laissé de traces, l'a traînée sur le sol, en la tenant par la nuque avec ses dents. Ça s'est passé il y a deux ou trois jours. Les chevaux se sont enfuis, on ne va pas les chercher.

La jument, bien évidemment, ne répondit rien, elle renâclait, inquiète, réagissant à la voix familière.

« Cette chose qui les a tué tous les deux, continuait Geralt en regardant l'orée du bois, n'était ni un loup-garou ni un bosquard. Ni l'un ni l'autre n'auraient laissé autant pour les charognards. S'il y avait ici des marais, j'aurais dit que c'est une kikimorrhe ou un vyyppert. Mais il n'y a pas de marais. »

Se penchant, le sorceleur remonta un peu le tapis de selle qui couvrait les flancs du cheval, découvrant une deuxième épée attachée

aux bagages, au pommeau brillant et ouvragé et à la poignée noire et grainée.

« Oui, Ablette. On va faire un détour. Il faut vérifier pourquoi l'armurier et la femme allaient à travers bois, et non par la route. Si nous passons indifféremment à côté de tels événements, nous ne gagnerons même pas de quoi payer ton avoine, pas vrai, Ablette ? »

Obéissante, la jument reprit sa marche, à travers le chablis, enjambant prudemment les cuvettes laissées par les racines.

« Ça a beau ne pas être un loup-garou, on ne va pas prendre de risques » ajouta le sorceleur en sortant d'une sacoche de la selle un bouquet d'aconit séché qu'il accrocha près du mors.

La jument renâcla. Geralt délaça un peu le col de son pourpoint, et en sortit le médaillon à la gueule de loup menaçante. Le médaillon, suspendu à une chaîne d'argent, tressautait au rythme des pas du cheval, étincelant au soleil comme des gouttes de mercure.

II

Il aperçut pour la première fois les tuiles rouges du toit conique de la tour depuis le sommet d'une butte, qu'il avait montée en coupant un virage du vague sentier qu'il suivait. La pente, couverte de buissons de noisetier, barrée de branches mortes et tapissée d'une épaisse couche de feuilles jaunies, n'offrait pas de descente assez sûre. Le sorceleur recula, quitta prudemment le talus et retourna sur le sentier. Il allait lentement, retenant régulièrement son cheval ; penché sur l'arçon, il cherchait des traces.

La jument secoua la tête, hennit sauvagement, piaffa sur le sentier, soulevant un nuage de feuilles mortes. Geralt enserra l'encolure du cheval du bras gauche, de la main droite il survolait la tête de sa monture en chuchotant une formule, ses doigts traçant le Signe d'Axyi.

« Ça va si mal que ça ? murmura-t-il en regardant autour de lui, sans ôter le Signe. Si mal ? Du calme, Ablette, du calme. »

Le sort fit rapidement effet, mais, piquée des talons, la jument pris un pas traînant, abruti, artificiel, perdant la souplesse de son allure. Le sorceleur sauta agilement à terre, et continua à pied, tirant le cheval par la bride. Il vit un mur.

Il n'y avait pas d'espace, pas d'intervalle visible entre le mur et la forêt. De jeunes arbres et des buissons de genévrier entremêlaient leurs feuilles avec le lierre et la vigne sauvage qui poussaient sur l'enceinte de pierre. Geralt leva la tête. Au même moment, il sentit se coller et ramper sur sa nuque, soulevant ses cheveux, une petite créature molle, invisible, irritante. Il savait ce que c'était.

Quelqu'un le regardait.

Il se retourna avec fluidité, lentement. Ablette renâcla, les muscles de son encolure frémirent, bougèrent sous la peau.

Sur le flanc de la butte dont il était descendu un instant plus tôt, une jeune fille se tenait immobile, s'appuyant d'une main contre le tronc d'un aulne. Sa robe blanche ondoyante contrastait avec le noir moiré de ses cheveux emmêlés qui lui tombaient sur les épaules. Geralt eu l'impression qu'elle souriait, mais il n'en était pas sûr : elle était trop loin.

« Bonjour ! » dit-il, levant la main d'un geste amical.

Il fit un pas en direction de la jeune fille. Celle-ci, tournant légèrement la tête, suivait ses gestes. Son visage était pâle, ses yeux, noirs et immenses. Son sourire, si tant est que c'en était un, disparut de sa figure comme effacé par un chiffon. Geralt fit encore un pas. Les feuilles bruirent. La fille dévala la pente comme une biche, fila entre les noisetiers ; elle n'était plus qu'une traînée blanche lorsqu'elle disparut au fond des bois. Sa longue robe ne semblait en rien entraver ses mouvements.

La jument du sorceleur hennit plaintivement, donnant de la tête. Geralt, qui regardait toujours vers la forêt, la calma machinalement avec le Signe. Tirant le cheval par la bride, il continua de longer le mur, empêtré jusqu'aux genoux dans des bardanes.

Le solide portail à pentures de fer, fixé à des gonds rouillés, était doté d'un lourd heurtoir en laiton. Après un instant d'hésitation, Geralt tendit la main et toucha l'anneau patiné. Il recula en sursaut, car au même moment le portail s'ouvrit, crissant et grinçant, repoussant de côté des touffes d'herbe, des cailloux et des branchages. Il n'y avait personne derrière le portail ; le sorceleur ne voyait que la cour vide, négligée, parsemée d'orties. Il entra en menant le cheval derrière

lui. La jument, étourdie par le Signe, ne protestait pas, mais ses pas étaient raides et hésitants.

La cour était ceinte sur trois côtés par le mur et des restes d'échafaudages en bois, le quatrième côté était formé par la façade du manoir, bariolée par des tavelures de plâtre abîmé, des coulées sales, des guirlandes de lierre. Les volets, dont la peinture s'écaillait, étaient fermés. La porte aussi.

Geralt attacha les rênes d'Ablette à un poteau près du portail, et se dirigea lentement vers le manoir en empruntant une allée de gravier qui longeait la basse margelle d'une petite fontaine pleine de feuilles et de détritrus. Au centre de la fontaine, sur un piédestal de fantaisie se cambrait un dauphin sculpté dans de la pierre blanche, sa queue ébréchée tendue vers le ciel.

Près de la fontaine, sur ce qui avait été il y a très longtemps un massif fleuri, poussait un rosier. Rien, si ce n'est la couleur des fleurs, ne le distinguait des autres rosiers que Geralt avait pu voir. Les fleurs, elles, étaient exceptionnelles : elles avaient la couleur de l'indigo, avec une légère nuance pourpre au bout de certains pétales. Le sorcelleur en toucha une, il approcha son visage et la sentit. Les fleurs avaient une odeur de rose normale, quoiqu'un peu plus intense.

La porte du manoir et tous les volets s'ouvrirent avec fracas. Geralt redressa brusquement la tête. Dévalant l'allée et faisant crisser le gravier, un monstre lui fonçait dessus.

En un éclair, la main droite du sorcelleur se tendit au-dessus de son épaule droite, au même moment la main gauche tira fortement la sangle sur sa poitrine, ce qui fit que la poignée de l'épée bondit d'elle-même dans sa paume. La lame, sortant du fourreau avec un sifflement, décrivit un demi-cercle lumineux et se figea, le tranchant dirigé vers la bête qui chargeait. À la vue de l'épée, le monstre freina et s'arrêta. Le gravier gicla de tous côtés. Le sorcelleur ne frémit même pas.

La créature était anthropomorphe, vêtue d'un habit abîmé mais de qualité, non dénué d'ornements élégants quoiqu'absolument pas pratiques. Mais l'anthropomorphisme ne dépassait pas la fraise jaunie du pourpoint : au-dessus d'elle se dressait en effet une tête énorme,

velue comme celle d'un ours, avec des oreilles immenses, une paire de prunelles farouches et une gueule effrayante, pleine de crocs tordus, dans laquelle, comme une flamme, dansait une langue rouge.

« Hors d'ici, homme mortel ! rugit le monstre en agitant ses pattes, mais sans s'avancer. Ou je vais te dévorer ! Te mettre en pièces ! »

Le sorcelleur ne bougea pas, ne baissa pas sa garde.

« Tu es sourd ? Hors d'ici ! » hurla la créature, après quoi elle émit un son qui tenait autant du couinement d'un porc que du brâme d'un cerf.

Les volets de toutes les fenêtres s'agitèrent et claquèrent, faisant tomber le plâtre et les gravats des rebords de fenêtre. Ni le sorcelleur, ni le monstre de bougèrent.

« Déguerpis tant que tu es sauf ! rugit encore le monstre, mais il semblait moins sûr de lui. Déguerpis, sinon...

– Sinon quoi ? » coupa Geralt.

Le monstre souffla bruyamment, et pencha la tête de côté.

« Non mais regardez-le, cet audacieux, déclara-t-il calmement, en montrant les crocs, jetant à Geralt un coup d'œil de travers. Baisse cette ferraille, veux-tu. Peut-être que tu n'as toujours pas compris que tu te trouves dans la cour de ma propre maison ? Mais peut-être que là d'où tu viens, il est de coutume de menacer avec une épée le maître de maison dans son propre jardin ?

– C'est ça, confirma Geralt. Mais la coutume ne concerne que les maîtres de maison qui accueillent les invités en rugissant et en menaçant de les mettre en pièces.

– Ah, peste, s'agaça le monstre. Et voilà qu'il va m'insulter, ce traîne-savate. Tu parles d'un invité ! Ça s'introduit dans la cour, abîme les fleurs des gens, fait le fier et ça s'imagine qu'on va lui apporter le pain et le sel. Peuh ! »

La créature cracha, soupira et ferma la gueule. Les crocs inférieurs restèrent dehors, lui donnant l'apparence d'un vieux sanglier.

« Et donc ? demanda après un moment le sorcelleur, baissant son épée. On va rester debout comme ça ?

– Et qu'est-ce que tu proposes ? De s'allonger ? grogna le monstre. Range cette ferraille, je t'ai dit. »

Le sorcelleur rangea adroitement l'arme dans son fourreau, sans baisser la main il caressa le pommeau dépassant au-dessus de l'épaule.

« Je préférerais que tu ne fasses pas de gestes trop brusques, dit-il. Cette épée peut toujours être sortie, et plus vite que tu ne le crois.

– J'ai vu, râla le monstre. Sans ça, tu serais déjà de l'autre côté du portail, avec l'empreinte de ma semelle dans le fondement. Qu'est-ce que tu veux ? Comment t'es-tu retrouvé ici ?

– Je me suis perdu, mentit le sorcelleur.

– Tu t'es perdu, répéta le monstre, tordant sa gueule dans un rictus menaçant. Et bien déperds-toi. Hors d'ici, en un mot. Mets ton oreille gauche au soleil et garde-la comme ça, et bientôt tu seras sur la grand-voie. Alors, qu'est-ce que tu attends ?

– Il y a de l'eau ici ? demanda calmement Geralt. Mon cheval a soif. Et moi aussi, si cela ne dérange pas trop. »

Le monstre se dandina d'un pied sur l'autre, se gratta l'oreille.

« Écoute donc, toi, dit-il. Est-ce que tu n'as vraiment pas peur de moi ?

– Pourquoi, je devrais ? »

Le monstre regarda autour de lui, se racla la gorge, remonta d'un grand geste son pantalon bouffant.

« Ah, peste, qu'est-ce que ça peut me faire. L'hospitalité... Ce n'est pas tous les jours que l'on trouve quelqu'un qui à ma vue ne fuit ni ne s'évanouit. Allez, c'est bon. Si tu es un voyageur fourbu, mais honnête, je t'invite à l'intérieur. Si en revanche tu es un bandit ou un voleur, je te préviens : cette maison obéit à mes ordres. Dans ces murs, je règne en maître ! »

Il leva sa main velue. Tous les volets battirent de nouveau contre les murs, et dans le gosier de pierre du dauphin, quelque chose glouglouta sourdement.

« Je t'invite », répéta-t-il.

Geralt ne bougea pas, il le regardait attentivement.

« Tu habites seul ?

– Est-ce que ça te regarde, avec qui j'habite ? rétorqua la bête avec colère, ouvrant grand la gueule, après quoi elle ricana bruyamment. Ah, je comprends. Tu te demandes sûrement si j'ai quarante pages

dont la beauté égale la mienne. Je n'en ai pas. Alors quoi, peste, tu profites de cette invitation offerte du fond du cœur ? Sinon, le portail est là, juste en face de ton derrière ! »

Geralt s'inclina avec raideur.

« J'accepte l'invitation, déclara-t-il formellement. Je ne manquerai pas aux lois de l'hospitalité.

– Ma maison est ta maison, répondit la créature, tout aussi formellement, quoique négligemment. Par ici, cher hôte. Et que le cheval vienne ici, au puits. »

De l'intérieur aussi, le manoir nécessitait une rénovation complète, toutefois il était relativement propre et bien rangé. Les meubles étaient manifestement l'œuvre de bons artisans, même s'ils étaient des œuvres très anciennes. Une violente odeur de poussière flottait dans l'air. Il faisait sombre.

« Lumière ! gronda le monstre, et la torche fichée dans un support de fer s'enflamma immédiatement dans une bouffée de suie.

– Pas mal », dit le sorcelleur.

Le monstre ricana.

« C'est tout ? Assurément, je vois qu'on ne peut t'étonner avec n'importe quoi. Je te l'ai dit, cette maison exécute mes ordres. Par ici, je te prie. Attention, l'escalier est raide. Lumière ! »

Dans l'escalier, le monstre se retourna.

« Et qu'est-ce donc qui te pendille au cou, cher invité ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

– Regarde. »

La créature prit le médaillon dans sa patte, l'approcha de ses yeux, tendant légèrement la chaînette autour du cou de Geralt.

« Cet animal fait une bien vilaine tête. Qu'est-ce que c'est ?

– La marque de ma corporation.

– Ah, tu es donc sûrement fabricant de muselières. Par ici, je te prie. Lumière ! »

Au centre de la vaste pièce, complètement dépourvue de fenêtres, se dressait une énorme table de chêne, absolument vide, si on ne comptait pas le grand chandelier en laiton, couvert de vert-de-gris et de festons de cire figée. Après un autre ordre du monstre, les chandelles

s'allumèrent, vacillantes, éclairant un peu l'intérieur.

Un des murs de la pièce était tapissé d'armes : y étaient suspendues des compositions de boucliers ronds, de pertuisanes entrecroisées, d'épieux et de guisarmes, de lourds estocs et haches de guerre. La moitié du mur adjacent était occupée par l'âtre d'une énorme cheminée, au-dessus de laquelle étaient alignées des rangées de portraits sales et écaillés. Le mur d'en face était couvert de trophées de chasse : les larges bois des élans, les andouillers des cerfs jetaient des ombres oblongues sur les gueules menaçantes de sangliers, d'ours et de lynx, sur les ailes froissées et miteuses des aigles et des faucons empaillés. Au centre, la place d'honneur était occupée par la tête d'un dragon de roche, ternie, abimée et se vidant de son étoupe par poignées. Geralt s'en approcha.

« C'est mon papi qui l'a eu à la chasse, dit le monstre, en lançant une énorme buche dans le gouffre de l'âtre. Je crois que c'est le dernier qui ait été chassé dans les environs. Assieds-toi, cher invité. Tu as faim, je présume ?

– Je ne le nie pas, cher hôte. »

Le monstre s'assit à table, baissa la tête, croisant ses pattes velues sur son ventre, et marmonna quelque chose pendant un moment, en tournant ses énormes pouces, après quoi il rugit à mi-voix, frappant la table de sa main. L'étain et l'argent des plats et des assiettes résonna, les coupes de cristal tintèrent. Une odeur de grillades, d'ail, de marjolaine et de muscade s'éleva. Geralt ne montra pas le moindre étonnement.

« Oui, dit le monstre en se frottant les mains. C'est mieux que des serviteurs, non ? Sers-toi, cher invité. Voilà de la poularde, du jambon de sanglier, ici du pâté de... je ne sais pas. Du pâté de quelque chose. Ici il y a des gélinottes. Peste, non, ce sont des perdrix. Je me suis trompé de formule. Mange, mange. C'est de la bonne nourriture, bien réelle, ne t'inquiète pas.

– Je ne m'inquiète pas, répondit Geralt en déchirant en deux une poularde.

– J'oubliais, s'esclaffa le monstre, que tu n'es pas à compter parmi les poltrons. Tant qu'on y est, comment dois-je te nommer ?

– Geralt. Et toi, cher hôte ?

– Nivellen. Mais dans les environs ils m'appellent plutôt le Lébérrou ou le Croqueur. Et ils m'utilisent pour faire peur aux enfants. »

Le monstre se versa dans le gosier le contenu d'une énorme coupe, puis il plongea ses doigts dans une jatte de pâté, et en arracha presque la moitié d'un coup.

« Ils font peur aux enfants, répéta Geralt la bouche pleine. C'est sans fondement, bien sûr ?

– Absolument. À ta santé, Geralt !

– Et à la tienne, Nivellen.

– Alors, ce vin ? Tu as remarqué que c'est du vin de raisin, pas de pomme ? Mais s'il ne te plaît pas, je peux en faire apparaître un autre.

– Merci, il est plutôt bon. Tes pouvoirs magiques sont innés ?

– Non. Je les ai depuis le temps où ça m'a poussé. La gueule, je veux dire. Je ne sais pas moi-même comment ça se fait, mais la maison réalise ce que je veux. Rien d'extraordinaire, je peux faire apparaître à manger, à boire, des vêtements, des draps propres, de l'eau chaude, du savon. N'importe quelle bonne femme y arrive sans magie. J'ouvre les portes et les fenêtres. J'allume le feu. Rien d'extraordinaire.

– C'est déjà ça. Et cette... gueule, comme tu dis, tu l'as depuis longtemps ?

– Depuis douze ans.

– Comment est-ce arrivé ?

– Qu'est-ce que ça peut te faire ? Verse-toi encore à boire.

– Volontiers. Ça ne me fait rien, je te le demandais par curiosité.

– C'est une raison compréhensible et recevable, éclata de rire le monstre. Mais moi je ne vais pas la recevoir. Tu n'as rien à voir là-dedans, point. Cependant, pour satisfaire au moins partiellement ta curiosité, je vais te montrer à quoi je ressemblais avant. Regarde-donc les portraits, là-bas. Le premier à partir de la cheminée, c'est mon papa. Le deuxième, la peste sait qui c'est. Et le troisième, c'est moi. Tu vois ? »

Sur le portrait, sous la poussière et les toiles d'araignées, un garçon quelconque, un peu gros, au visage pâteux, triste et boutonneux, les

regardait d'un regard vitreux. Geralt, à qui la tendance commune chez les portraitistes de flatter les commanditaires n'était pas inconnue, secoua tristement la tête.

« Tu vois ? répéta Nivellen, en montrant les crocs.

– Je vois.

– Tu es qui, toi ?

– Je ne comprends pas.

– Tu ne comprends pas ? »

Le monstre leva la tête, ses yeux brillaient comme ceux d'un chat.

« Mon portait, cher invité, est hors de portée de la lumière des bougies. Je le vois moi, mais je ne suis pas humain. Du moins, pas en ce moment. Un humain, pour pouvoir regarder le portrait, aurait dû se lever, s'en approcher, il aurait sûrement aussi dû prendre un chandelier. Toi, tu ne l'as pas fait. La conclusion est simple. Mais moi je pose les questions sans détours : est-ce que tu es humain ? »

Geralt ne baissa pas les yeux.

« Si c'est ainsi que tu présentes l'affaire, répondit-il après un moment de silence, eh bien, pas complètement.

– Ah. Ce ne sera pas un manque de tact, je crois, si je te demande dans ce cas qui tu es ?

– Un sorceleur.

– Ah, répéta Nivellen après un instant. Si je me souviens bien, les sorceleurs ont une façon originale de gagner leur vie. Ils tuent toutes sortes de monstres contre paiement.

– Tu te souviens bien. »

Le silence retomba. Les flammèches des chandelles oscillaient, s'élevaient en minces langues de feu, se reflétaient dans le cristal taillé des coupes et les cascades de cire dégoulinant du candélabre.

Nivellen demeurait assis, agitant doucement ses énormes oreilles.

« Admettons, dit-il enfin, que tu parviennes à tirer ton épée avant que je ne t'atteigne. Admettons que tu aies même le temps de me frapper. Avec mon poids, ça ne m'arrêtera pas, je te mettrai à terre rien qu'avec mon élan. Et ensuite, c'est les dents qui feront la différence. Qu'en dis-tu, sorceleur, lequel d'entre nous a le plus de chances, si on en vient à se mordre à la gorge ? »

Geralt se versa du vin en retenant le couvercle de la carafe en étain avec son pouce, il but une gorgée et s'appuya contre le dossier de sa chaise. Il regardait le monstre en souriant, et c'était un sourire particulièrement désagréable.

« Bieeen, constata Nivellen d'une voix traînante, en fouillant avec une griffe dans un coin de sa gueule. Je dois reconnaître que tu sais répondre aux questions sans utiliser beaucoup de mots. Je suis curieux de voir ce que ça va donner avec ma question suivante. Qui t'a payé pour moi ?

– Personne. Je suis là par hasard.

– Tu ne mentirais pas ?

– Je n'ai pas l'habitude de mentir.

– Et qu'as-tu comme habitudes ? On m'a parlé des sorceleurs. Je me souviens que les sorceleurs enlèvent de petits enfants, qu'ils nourrissent ensuite d'herbes magiques. Ceux qui survivent deviennent eux-même des sorceleurs, des magiciens aux pouvoirs inhumains. On leur apprend à tuer, on leur extirpe tout sentiment, tout instinct humain. On en fait des monstres, qui doivent tuer d'autres monstres. J'ai entendu dire qu'il est grand temps que quelqu'un se mette à la chasse aux sorceleurs. Parce qu'il y a de moins en moins de monstres, et de plus en plus de sorceleurs. Mange ta perdrix avant qu'elle ne refroidisse. »

Nivellen prit une perdrix dans le plat, la mit tout entière dans sa gueule et la croqua comme un biscuit, faisant craquer les os broyés sous ses dents.

« Pourquoi ne dis-tu rien ? demanda-t-il indistinctement, en déglutissant. Qu'est-ce qu'il y a de vrai dans ce qu'on dit de vous ?

– Presque rien.

– Et qu'est-ce qui est faux ?

– Le fait qu'il y a de moins en moins de monstres.

– C'est vrai. Il n'en manque pas, remarqua Nivellen en montrant les dents. Il y en a justement un assis en face de toi, qui se demande s'il a bien fait de t'inviter. Ta marque corporative m'avait tout de suite déplu, cher invité.

– Tu n'es aucunement un monstre, Nivellen, déclara sèchement le

sorceleur.

– Ah, peste, en voilà une nouvelle. Et selon toi, que suis-je, alors ? Une gelée de groseilles ? Un groupe d'oies sauvages s'envolant vers le sud par un triste matin de novembre ? Non ? Alors peut-être la vertu perdue près du ruisseau par la plantureuse fille du meunier ? Allez, Geralt, dis-moi ce que je suis. Tu ne vois pas que j'en tremble d'impatience ?

– Tu n'es pas un monstre. Dans le cas contraire, tu ne pourrais pas toucher à ce plateau d'argent. Et en aucun cas tu n'aurais pu prendre dans ta main mon médaillon.

– Ha ! rugit Nivellen, si fort que les flammes des bougies se retrouvèrent un instant à l'horizontale. Aujourd'hui est manifestement le jour où sont révélés de grands et terribles mystères ! Nous allons bientôt apprendre que si ces oreilles m'ont poussé, c'est parce qu'étant enfant je n'aimais pas la bouillie d'avoine au lait !

– Non, Nivellen, reprit calmement Geralt. Ça s'est passé à la suite d'une malédiction qui t'a été jetée. Et je suis sûr que tu sais qui l'a jetée.

– Et si je le sais, alors quoi ?

– Les malédiction peuvent être levées. Dans de nombreux cas.

– Et toi, en tant que sorcelleur, tu sais évidemment lever les malédiction. Dans de nombreux cas ?

– Oui, je sais le faire. Veux-tu que j'essaye ?

– Non. Je ne veux pas. »

Le monstre ouvrit la gueule et tira sa langue rouge, longue de deux empan.

« Ça t'en bouche une, hein ?

– Ça m'en bouche une, reconnut Geralt. »

Le monstre pouffa, et prit ses aises dans le fauteuil.

« Je savais bien que ça t'en boucherait un coin, dit-il. Verse-toi encore à boire, et assieds-toi confortablement. Je vais te raconter toute l'histoire. Sorcelleur ou pas, ton regard est honnête, et moi j'ai envie de parler. Sers-toi.

– Il n'y a plus à boire.

– Ah, peste », râla le monstre, après quoi il frappa de nouveau de

la patte sur la table.

À côté des deux carafes vides apparut comme de nulle part une grosse dame-jeanne en terre cuite dans un panier en osier. Nivellen arracha avec les dents le sceau en cire.

« Comme tu l'as sûrement remarqué, commença-t-il en les servant, il n'y a pas grand-monde dans les environs. Il y a un bon bout de chemin jusqu'aux plus proches habitations humaines. Car vois-tu, mon papa, et mon papi aussi, de leur temps, n'avaient pas trop de raisons d'être aimés ni par les voisins, ni par les marchands qui empruntaient la route. Tous ceux qui passaient perdaient leurs biens, dans le meilleur des cas, si mon papa les repérait depuis la tour. Et quelques villages alentours ont brûlé, parce que mon papa trouvait qu'ils traînaient à payer la taille. Presque personne n'aimait mon papa. Sauf moi, naturellement. J'ai énormément pleuré la fois où on a rapporté sur une charrette ce qui restait de lui après un coup d'épée à deux mains. À l'époque, mon papi ne s'occupait plus activement de brigandage, parce que depuis le jour où il avait pris un coup de morgenstern de fer sur l'occiput, il bégayait terriblement, se bavait dessus et se rendait rarement à temps à la latrine. En tant qu'héritier, il a été décidé que c'est moi qui prendrait le commandement de la troupe.

« J'étais jeune à l'époque, continuait Nivellen, un vrai moutard, alors en un clin d'œil les gars de la troupe se sont mis à me mener par le bout du nez. Je les commandais, comme tu peux l'imaginer, aussi bien qu'un porcelet bien gras commanderait une meute de loups. Nous nous sommes vite mis à faire des choses que papa, s'il avait été en vie, n'aurait jamais permises. Je t'épargne les détails, je vais en venir directement au fait. Un jour, nous nous sommes aventurés jusqu'à Gelibol, près de Mirt, et nous avons pillé un temple. Et, pour ne rien arranger, il y avait là une jeune prêtresse.

– Qu'est-ce que c'était comme temple, Nivellen ?

– La peste seule le sait, Geralt. Mais ce devait être un mauvais temple. Je me rappelle, sur l'autel étaient posés des crânes et des ossements, et un feu verdâtre brûlait. Ça puait comme la mort. Mais au fait. Les gars ont maîtrisé la prêtresse et lui ont arraché sa vêtue, et ont déclaré que je devais devenir un homme. Et bien, stupide morveux

que j'étais, je suis devenu un homme. Pendant ce déniaisement, la prêtresse m'a craché à la gueule et a hurlé quelque chose.

– Quoi ?

– Que je suis un monstre dans une peau d'homme, et que j'allais être un monstre dans une peau de monstre, quelque chose à propos d'amour, de sang, je ne me souviens pas. Elle avait un poignard, tout petit, probablement caché dans ses cheveux. Elle s'est tuée, et alors... On a détalé de là-bas, Geralt, à en tuer nos chevaux. C'était un mauvais temple, je te dis.

– Continue.

– Ensuite, tout s'est passé comme l'avait dit la prêtresse. Quelques jours après, je me réveille le matin, et tous les serviteurs qui me voient prennent leurs jambes à leur cou en hurlant. Je vais à un miroir... Tu vois, Geralt, j'ai paniqué, j'ai eu comme une attaque, et mes souvenirs sont comme embrumés. En un mot, il y a eu des morts. Quelques uns. J'utilisais tout ce qui me tombait sous la main, et j'étais soudain devenu très fort. La maison aussi m'aidait comme elle pouvait : les portes claquaient, le mobilier volait, le feu jaillissait. Tous ceux qui ont pu ont fui en panique, ma tata, ma cousine, les gars de la troupe, que dis-je, même les chiens ont fui en hurlant, la queue entre les jambes. Ma chatte, Gloutonnette, s'est sauvée. Même le perroquet de la tantine a claboté de peur. Et je me suis retrouvé tout seul, rugissant, hurlant comme un dément, brisant tout ce qui passait, surtout les miroirs. »

Nivellen s'interrompt, soupira, renifla.

« Quand l'attaque a cessé, reprit-il après un instant, il était trop tard pour faire quoi que ce soit. J'étais seul. Je ne pouvais plus expliquer à qui que ce soit que c'était seulement et uniquement mon apparence qui avait changé, et que malgré mon aspect terrifiant, j'étais juste un stupide gamin, sanglotant dans le château vide sur les dépouilles de ses serviteurs. Ensuite m'est venue une peur terrible : ils vont revenir et me massacrer avant que je ne puisse m'expliquer. Mais personne n'est revenu. »

Le monstre se tut un instant, et s'essuya le nez de sa manche.

« Je ne veux pas revenir à ces premiers mois, Geralt, aujourd'hui

encore je frémis rien que d'y penser. Je vais en venir au fait. Longtemps, très longtemps je suis resté terré dans le château, sans jamais mettre le nez dehors. Si quelqu'un se montrait, et ça arrivait rarement, je ne sortais pas, bah, j'ordonnais juste à la maison de faire claquer deux ou trois fois les volets, ou je rugissais un coup par la gargouille de la gouttière, et d'habitude c'était suffisant pour que le visiteur lève un sacré nuage de poussière derrière lui. C'était comme ça jusqu'au jour où, juste à l'aube, je regarde par la fenêtre et qu'est-ce que je vois ? Un gros type en train de couper les fleurs du rosier de ma tata. Et il faut que tu saches que ce n'est pas n'importe quoi, ce sont des roses bleues de Nazair, les plants ont été rapporté à l'époque par mon papi. La fureur m'a saisi, j'ai bondi dehors. Le gros, quand il a retrouvé sa voix, qu'il avait perdue à ma vue, a couiné qu'il voulait seulement quelques fleurs pour sa fille, que je l'épargne, que je lui laisse la vie et la santé. Je me disposais déjà à lui faire franchir le portail à grands coups de pieds, quand j'ai eu une illumination, je me suis rappelé les contes que me racontait fut un temps Lenka, ma nounou, une vieille mégère. Peste, je me suis dit qu'apparemment les jolies filles changent les grenouilles en princes, ou bien l'inverse, alors peut-être... Peut-être qu'il y avait dans ces racontars un grain de vérité, une chance... J'ai fait un bond de deux brasses de haut, j'ai rugi à en décrocher les vignes des murs, et j'ai crié : "Ta fille ou ta vie!", c'est le mieux qui me soit venu à l'esprit. Le marchand, car c'était un marchand, a fondu en larmes, puis il m'a avoué que sa fille avait huit ans. Quoi, tu ris ?

– Non.

– Parce que moi je ne savais pas si je devais rire ou pleurer de mon destin de merde. J'ai eu pitié du pauvre marchand, je ne pouvais pas le voir trembler comme ça, je l'ai invité à l'intérieur, je l'ai bien traité, et pour son départ je lui ai versé dans un sac de l'or et des quelques pierres. Il faut savoir qu'il reste dans le sous-sol encore beaucoup de biens, qui remontent aux temps de mon papa, je ne savais pas trop quoi en faire, je pouvais me permettre un tel geste. Le marchand rayonnait, il m'a remercié en salivant de partout. Il a dû se vanter de son aventure quelque part, parce que deux mois n'avaient pas passé qu'un autre marchand est arrivé ici. Il avait avec lui un sac

considérable. Et sa fille. Considérable, elle aussi. »

Nivellen étendit ses jambes sous la table, et s'étira à en faire craquer le fauteuil.

« On s'est mis d'accord avec le marchand en deux temps trois mouvements, reprit-il. Nous avons conclu qu'il me la laisserait pour un an. J'ai dû l'aider à charger sa mule, il n'aurait pas pu soulever le sac tout seul.

– Et la fille ?

– Pendant un certain temps, elle avait des convulsions à ma vue, elle était convaincue que j'allais la dévorer malgré tout. Mais après un mois nous mangions à une même table, nous bavardions et nous faisons de longues promenades. Mais bien qu'elle soit gentille et admirablement intelligente, je m'emmêlais la langue quand je lui parlais. Tu vois, Geralt, j'ai toujours été timide avec les jeunes filles, je me ridiculais toujours, même avec les filles de ferme, celles qui avaient de la bouse sur les mollets, et que les gars de la troupe prenaient comme ils voulaient, dans tous les sens. Même celles-ci se fichaient de moi. Qu'est-ce que ça serait alors avec cette gueule, je pensais. Je n'ai même pas osé évoquer devant elle la raison pour laquelle j'avais payé si cher pour un an de sa vie. L'année s'est traînée comme une limace mourante, jusqu'à ce que finalement le marchand se présente et l'emmène. Quant à moi, résigné, je me suis enfermé dans la maison et pendant quelques mois je ne réagissais à aucun des visiteurs qui s'amenaient avec leurs filles. Mais après un an passé avec de la compagnie, j'avais compris à quel point c'est dur de n'avoir personne avec qui causer. »

Le monstre émit un son qui aurait dû être un soupir, mais sonna comme un hoquet.

« La suivante, dit-il après un moment, s'appelait Fenne. Elle était petite, vive, et gazouillait comme un vrai roitelet. Elle n'avait pas du tout peur de moi. Un jour, alors que c'était justement l'anniversaire de mon émancipation, nous nous sommes enivrés à l'hydromel et... hé, hé. Juste après ça, j'ai bondi du lit jusqu'au miroir. Et j'avoue que j'ai été déçu et déprimé. Ma gueule était restée comme elle était, peut-être avec un air un petit peu plus bête. Et on dit que la sagesse

du peuple est dans les contes ! Ça ne vaut pas un pet, une telle sagesse, Geralt. Mais bon, Fenne a prestement fait en sorte que j'oublie mes tracasseries. C'était une joyeuse fille, je te dis. Tu sais ce qu'elle a inventé ? Ensemble, nous faisions peur aux visiteurs malvenus. Imagine-toi : un type rentre dans la cour, regarde autour de lui, et soudain je sors en rugissant, je le charge à quatre pattes, et Fenne, complètement nue, est assise sur mon dos et souffle dans le cor de chasse de papi ! »

Nivellen se tordit de rire, montrant la blancheur de ses crocs.

« Fenne, continua-t-il, a passé chez moi une année entière, puis elle est rentrée dans sa famille, avec une belle dot. Elle s'apprêtait à épouser le propriétaire d'un estaminet, un veuf.

– Raconte encore, Nivellen. C'est captivant.

– Tu dis ? répondit le monstre en se grattant bruyamment entre les oreilles. Et bien, d'accord. La suivante, Primula, était la fille d'un chevalier ruiné. Le chevalier, quand il est arrivé ici, avait un cheval décharné, une cuirasse rouillée et des dettes invraisemblables. Il était dégoûtant, je te dis, Geralt, comme la crotte d'un garçon d'étable, et il répandait autour de lui à peu près la même odeur. Primula, j'en mettrais ma main à couper, avait dû être conçue pendant qu'il était à la guerre, parce qu'elle était ravissante. À elle non plus, je ne faisais pas peur ; rien d'étonnant d'ailleurs, car en comparaison avec son parent, je pouvais être considéré comme tout à fait avenant. Il s'est avéré qu'elle avait un sacré tempérament, et moi, ayant pris confiance en moi, je ne laissais pas non plus les occasions me filer entre les doigts. Après seulement deux semaines, mes rapports avec Primula étaient très intimes, rapports pendant lesquels elle aimait me tirer par les oreilles et crier : "Mords-moi, animal!", "Déchire-moi comme une bête sauvage!" et autres idioties de ce genre. Moi, dans les pauses, je courais au miroir, mais figure-toi, Geralt, que je me regardais avec une inquiétude croissante. Je tenais de moins en moins à retrouver ma forme antérieure, plus chétive. Tu vois, Geralt, avant, j'étais ramolli, et je suis devenu un rude gaillard. Avant, j'étais continuellement malade, je toussais et mon nez coulait, maintenant plus rien ne peut m'atteindre. Et mes dents ? Tu ne croirais pas à quel point mes dents étaient abîmées ! Et maintenant ? Je peux casser

un pied de chaise avec mes dents. Tu veux que je croque un pied de chaise ?

– Non. Je ne veux pas.

– C'est peut-être mieux, remarqua le monstre en ouvrant grand la gueule. Ça amusait les demoiselles de me voir faire mes tours de force, et il reste terriblement peu de chaises entières dans la maison. »

Nivellen bailla en enroulant sa langue.

« Ce bavardage m'a fatigué, Geralt. En bref : il y en a eu ensuite encore deux, Ilka et Venimira. Tout se passait pareil, jusqu'à l'ennui. D'abord un mélange de peur et de circonspection, ensuite un soupçon de sympathie, encouragée par des cadeaux petits mais coûteux, ensuite "Mords-moi, dévore-moi tout entière", ensuite le retour du papa, un tendre adieu et un déficit de plus en plus important dans le trésor. J'ai décidé de faire des pauses solitaires plus longues. Bien sûr, j'ai arrêté de croire il y a longtemps au fait que le baiser d'une pucelle pourrait changer mon apparence. Du reste, je suis arrivé à la conclusion que les choses sont bien comme elles sont, et que je n'ai besoin d'aucun changement.

– Aucun, Nivellen ?

– Bah, si tu savais. Je t'ai dit : la santé de cheval liée à cette apparence, c'est un. Deux : mon altérité fait sur les demoiselles l'effet d'un aphrodisiaque. Ne ris pas ! Je suis plus que sûr qu'en tant qu'humain, j'aurais dû sacrément me démener pour avoir droit, par exemple, à une Venimira, qui était une jeune fille fort belle. Je crois qu'elle n'aurait même pas porté les yeux sur un gars comme celui du portrait. Et troisièmement : la sécurité. Mon papa avait des ennemis, quelques uns ont survécu. Ceux que la troupe a expédié sous terre sous mon commandement pitoyable avaient des proches. Dans les caves, il y a de l'or. S'il n'y avait pas la peur que j'inspire, quelqu'un viendrait le chercher. Ne serait-ce que des paysans avec leurs fourches.

– Tu m'as l'air tout à fait sûr, dit Geralt en jouant avec sa coupe vide, que sous cette apparence, tu n'as fait de tort à personne. Aucun père, aucune fille. Aucun proche ou fiancé d'une fille. Hein, Nivellen ?

– Laisse tomber, Geralt, se renfrogna le monstre. De quoi parles-tu ? Les pères étaient transportés de joie, je t'ai dit, j'étais généreux

au-delà de toute imagination. Et les filles ? Tu ne les as pas vues quand elles arrivaient ici, en robes miteuses, leurs petites menottes abimées à force de lessives, leur dos courbé à force de porter des seaux d'eau. Primula, après deux semaines chez moi, avait encore sur le dos et les cuisses les traces de la lanière de cuir avec laquelle la battait son chevalier de père. Et ici, elles se promenaient comme des princesses, ne portaient que leur éventail, et ne savaient même pas où était la cuisine. Je les vêtais de belles robes, les ornaïs de brillants. À la demande, je faisais apparaître de l'eau chaude dans la baignoire en tôle que mon papa avait rapportée pour maman en pillant Assengard. Tu imagines ? Une baignoire en tôle ! Ce n'est pas souvent qu'un baron, que dis-je, qu'un vidame a chez lui une baignoire en tôle ! Pour elles, c'était une maison de contes de fées, Geralt. Et en ce qui concerne le lit... Peste, la vertu est plus rare aujourd'hui que les dragons de roche. Je n'en ai forcé aucune, Geralt.

– Mais tu as suspecté que quelqu'un m'avait payé pour toi. Qui aurait pu me payer ?

– Un pendard qui aurait voulu avoir le reste de ma cave, et qui n'avait plus de filles, rétorqua catégoriquement Nivellen. La cupidité des hommes n'a pas de limites.

– Et personne d'autre ?

– Personne d'autre. »

Les deux se turent, le regard absorbé par le vacillement nerveux des flammes des bougies.

« Nivellen, dit soudain le sorcelleur. Es-tu seul actuellement ?

– Sorcelleur, répondit le monstre après un temps, je pense que fondamentalement, je devrais maintenant t'agonir de mots obscènes, t'attraper par la peau du cou et te jeter au bas de l'escalier. Tu sais pourquoi ? Pour m'avoir traité comme un imbécile. Depuis le début je vois que tu tends l'oreille, que tu scrutes les portes. Tu sais très bien que je n'habite pas seul. J'ai raison ?

– Tu as raison. Je te demande pardon.

– Peste soit de tes excuses. Tu l'as vue ?

– Oui. Dans la forêt, près du portail. Est-ce que c'est la raison pour laquelle depuis un certain temps, les marchands et leurs filles

repartent d'ici les mains vides ?

– Ah, donc cela aussi, tu le savais ? Oui, c'est la raison.

– Permits-tu que je te demande...

– Non. Je ne permets pas. »

Encore un silence.

« Eh bien, c'est ta volonté, dit enfin le sorceleur en se levant. Merci pour l'accueil, cher hôte. Il est temps que je reprenne la route.

– C'est juste, répondit Nivellen en se levant également. Pour certaines raisons, je ne peux pas t'héberger au château, et je ne t'encourage pas à passer la nuit dans ces bois. Depuis que les environs ne sont plus habités, les nuits ici sont mauvaises. Tu devrais rejoindre la route avant le crépuscule.

– Je vais garder cela en tête, Nivellen. Tu es sûr que tu n'as pas besoin de mon aide ? »

Le monstre le regarda de travers.

« Et tu es sûr que tu pourrais m'aider ? Que tu serais capable d'enlever ça de moi ?

– Ce n'est pas seulement de cette aide que je te parle.

– Tu n'as pas répondu à ma question. Quoique... Je crois que tu as répondu. Tu n'en serais pas capable. »

Geralt le regarda droit dans les yeux.

« Vous n'avez pas eu de chance, ce jour-là, dit-il. De tous les temples de Gelibol et de la Vallée de Nimnar, vous avez justement choisi le sanctuaire de Coram Agh Tera, l'Araignée Tête-de-Lion. Pour lever une malédiction jetée par une prêtresse de Coram Agh Tera, il faut des connaissances et des pouvoirs que je ne possède pas.

– Et qui les possède ?

– Finalement, ça t'intéresse ? Tu disais que les choses sont bien comme elles sont.

– Comme elles sont, oui. Mais pas comme elles pourraient être. Je crains...

– Que crains-tu ? »

Le monstre s'arrêta dans l'embrasure de la porte, se retourna.

« J'en ai assez de tes questions, sorceleur, que tu poses toujours au lieu de répondre aux miennes. Manifestement, il faut t'interroger

de la bonne façon. Écoute, depuis un certain temps, je fais des rêves affreux. Peut-être que le mot "monstrueux" serait plus pertinent. Ai-je raison d'avoir peur ? Sois bref, je te prie.

– Après un tel rêve, en te réveillant, tu n'as jamais eu les pieds boueux ? Des aiguilles de pin dans tes draps ?

– Non.

– Et est-ce que...

– Non. Sois bref, je te prie.

– Tu as raison de t'inquiéter.

– Est-ce qu'on peut y faire quelque chose ? Sois bref, je te prie.

– Non.

– Enfin. Allons, je te raccompagne. »

Dans la cour, alors que Geralt arrangeait ses bâts, Nivellen caressa les naseaux de la jument, lui flatta l'encolure. Ablette, ravie de ce contact, pencha la tête.

« Les animaux m'aiment bien, se vanta le monstre. Et moi aussi, je les aime. Ma chatte Gloutonnette, alors qu'elle s'était enfuie au début, est ensuite revenue chez moi. Pendant longtemps, elle a été le seul être vivant à me tenir compagnie dans mon malheur. Vereena aussi... »

Il coupa, tordit sa gueule. Geralt ne sourit pas.

« Elle aime aussi les chats ?

– Les oiseaux, répondit Nivellen en montrant les dents. Peste, j'en ai trop dit. Ah, qu'est-ce que ça peut me faire. Ce n'est pas une fille de marchand parmi d'autres, Geralt, ni une autre tentative de trouver un grain de vérité dans les vieux racontars. C'est sérieux. Nous nous aimons. Si tu en ris, je t'en colle une. »

Geralt ne rit pas.

« Ta Vereena, dit-il, est probablement une ondine. Tu le sais ?

– Je m'en doutais. Elle est mince. Les cheveux noirs. Elle parle rarement, dans une langue que je ne connais pas. Elle ne mange pas de nourriture humaine. Elle disparaît des jours entiers dans la forêt, puis elle revient. C'est typique ?

– Plus ou moins. »

Le sorcier resserra la sangle de la selle.

« Tu penses sûrement qu'elle ne reviendrait pas si tu devenais un homme ?

– J'en suis certain. Tu sais, les ondines ont peur des humains. Peu de gens ont vu une ondine de près. Et moi et Vereena... Bah, peste. Adieu, Geralt.

– Adieu, Nivellen. »

Le sorceleur piqua la jument des deux talons, et se dirigea vers le portail. Le monstre marchait à côté de lui.

« Geralt ?

– Je t'écoute.

– Je ne suis pas aussi bête que tu le crois. Tu es arrivé ici en suivant la trace d'un des marchands qui étaient ici récemment. Il est arrivé quelque chose à quelqu'un ?

– Oui.

– Le dernier est passé chez moi il y a trois jours. Avec sa fille, pas des plus jolies d'ailleurs. J'ai ordonné à la maison de fermer toutes les portes et fenêtres, je n'ai pas donné le moindre signe de vie. Ils ont un peu tourné dans la cour, puis ils sont partis. La fille a arraché une fleur du rosier de ma tata et se l'est attachée à la robe. Cherche-les ailleurs. Mais fais attention, les environs sont mauvais. Je t'ai dit, la nuit, la forêt n'est pas des plus sûres. On entend et on voit de vilaines choses.

– Merci, Nivellen. Je me souviendrai de toi. Qui sait, peut-être que je trouverai quelqu'un qui...

– Peut-être. Ou peut-être pas. C'est mon problème, Geralt, ma vie et mon châtiment. J'ai appris à le supporter, je me suis habitué. Si les choses empirent, je m'habituerai aussi. Et si elles empirent beaucoup, ne cherche personne, viens ici seul et termine cette affaire. Comme un sorceleur. Adieu, Geralt. »

Nivellen fit demi-tour et repartit vers le manoir d'un pas décidé. Il ne se retourna plus une seule fois.

III

Les environs étaient inhabités, sauvages, farouchement inhospitaliers. Geralt ne retourna pas à la route avant la tombée de la nuit ;

ne voulant pas faire de détour, il prit un raccourci à travers bois. Il passa la nuit sur le sommet pelé d'une haute colline, son épée sur les genoux, auprès d'un tout petit feu de camp dans lequel il jetait de temps à autre des poignées d'aconit. Au milieu de la nuit, il aperçut au loin dans la vallée la lueur d'un brasier, il entendit des hurlements et des chants déments, ainsi qu'un son qui ne pouvait être que le cri d'une femme qu'on torture. Il se dirigea là-bas dès l'aube, mais ne trouva qu'une clairière piétinée et des os carbonisés dans la cendre encore chaude. Quelque chose, assis à la cime d'un gigantesque chêne, hurlait et sifflait. Ce pouvait être un bosquard, mais ce pouvait tout aussi bien être un simple chat sauvage. Le sorcelleur ne s'arrêta pas pour vérifier.

IV

Aux alentours de midi, alors qu'il abreuvait Ablette dans un ruisseau, la jument poussa un hennissement perçant, recula, montrant ses dents jaunes et mordant son mors. Geralt la calma machinalement avec un Signe et remarqua alors le cercle régulier formé par les chapeaux de petits champignons rougeâtres qui dépassaient de la mousse.

« Tu deviens vraiment hystérique, Ablette, dit-il. Mais c'est juste un rond de sorcières. Pourquoi cette scène ? »

La jument renâcla, tournant sa tête vers lui. Le sorcelleur frotta son front, le plissa, réfléchit. Puis d'un bond, il se trouva en selle, tourna son cheval et repartit rapidement, suivant ses propres traces.

« "Les animaux m'aiment bien", grogna-t-il. Pardon, mon petit cheval. Il semblerait que tu aies plus de bon sens que moi. »

V

La jument couchait ses oreilles, elle grattait le sol de ses fers, refusait d'avancer. Geralt ne la calma pas avec le Signe, il sauta de la selle, jeta les rênes par-dessus la tête du cheval. Il n'avait plus sur le dos sa vieille épée dans un fourreau en peau de lézard – à sa place se trouvait maintenant une arme brillante, magnifique, aux

quillons cruciformes et à la poignée fine, bien équilibrée, terminée par un pommeau sphérique en métal blanc.

Cette fois, le portail ne s'ouvrit pas devant lui. Il était ouvert, comme il l'avait laissé en partant.

Il entendit un chant. Il ne comprenait pas les paroles, il ne pouvait même pas reconnaître la langue dont elles provenaient. Ce n'était pas nécessaire : le sorceleur connaissait, sentait et comprenait l'essence, la nature même de ce chant, doux, aigu, s'écoulant dans les veines en une vague de terreur écœurante, paralysante.

Le chant s'interrompit soudain, et c'est alors qu'il la vit.

Elle s'était collée au dos du dauphin, sur la fontaine asséchée, enlaçant la pierre moussue de ses mains fines, si blanches qu'elles paraissaient transparentes. De sous la tempête de cheveux noirs brillaient des yeux immenses, grands ouverts, couleur anthracite, qui le fixaient.

Geralt s'approcha lentement, d'un pas souple, élastique, décrivant un demi-cercle du côté de la muraille, à côté du rosier bleu. La créature collée au dos du dauphin tournait vers lui son tout petit visage qui exprimait une indicible mélancolie, empreint d'une beauté qui faisait qu'on entendait toujours le chant, bien que ses fines lèvres pâles soient serrées et qu'aucun son n'en sorte.

Le sorceleur s'arrêta à une distance de dix pas. L'épée, tirée tout doucement de son fourreau noir verni, s'illumina et brilla au-dessus de sa tête.

« C'est de l'argent, dit-il. Cette lame est en argent. »

Le pâle visage ne bougea pas d'un cil, les yeux anthracite ne changèrent pas d'expression.

« Tu ressembles tant à une ondine, continua calmement le sorceleur, que tu pourrais abuser n'importe qui. D'autant plus que tu es un oiseau rare, ma belle. Mais les chevaux ne se trompent jamais. Ils reconnaissent les individus comme toi instinctivement et immanquablement. Qui es-tu ? Je pense que tu es une miule ou un alpe. Un simple vampire ne sortirait pas au soleil. »

Les coins des lèvres pâles frémirent et se relevèrent légèrement.

« C'est Nivellen sous cette apparence qui t'a attirée, pas vrai ? Les rêves qu'il a évoqués, c'est toi qui les provoquais. Je me doute du

genre de rêves que c'était, et je le plains. »

La créature ne bougea pas.

« Tu aimes les oiseaux, continuait calmement le sorcelleur. Mais ça ne t'empêche pas d'égorger des gens des deux sexes, hein ? En vérité, toi et Nivellen ! Vous feriez un beau couple, le monstre et la vampiressa, seigneurs du château dans les bois. Vous auriez conquis tous les environs en un clin d'œil. Toi, toujours assoiffée de sang, et lui, ton protecteur, meurtrier sur commande, ton outil aveugle. Mais avant cela, il devait devenir un véritable monstre, pas un homme avec un masque de monstre. »

Les grands yeux noirs se plissèrent.

« Qu'as-tu fait de lui, la belle aux cheveux noirs ? Tu chantaïs, donc tu as bu du sang. Tu as utilisé ton dernier recours, c'est donc que tu n'avais pas réussi à asservir son esprit. J'ai raison ? »

La petite tête noire acquiesça légèrement, presque imperceptiblement, et les coins des lèvres se relevèrent un peu plus. Le petit visage pris un aspect qui faisait froid dans le dos.

« Maintenant, tu te considères sûrement comme la maîtresse de ce château ? »

Un acquiescement, cette fois plus marqué.

« Tu es une miule ? »

Un lent mouvement de dénégation. Le sifflement qui s'éleva ne pouvait provenir que des lèvres pâles au sourire cauchemardesque, bien que le sorcelleur ne les ait pas vues bouger.

« Un alpe ? »

Nouvelle dénégation.

Le sorcelleur recula, serra plus fort la poignée de son épée.

« Cela veut dire que tu es... »

Les coins des lèvres commencèrent à l'élever plus haut, encore plus haut, la bouche s'ouvrit...

« Une brouxe ! » s'écria le sorcelleur en s'élançant vers la fontaine.

Entre les lèvres brillèrent des crocs blancs et effilés. La vampiressa se redressa, arqua le dos comme une panthère et hurla.

L'onde sonore percuta le sorcelleur comme un bélier, lui coupant le souffle, lui broyant les côtes, transperçant ses oreilles et son cerveau

d'épines de douleur. Rejeté en arrière, il eut encore le temps de croiser les poignets de ses deux mains pour former le Signe de l'Héliotrope. Le sort atténua considérablement l'élan avec lequel il s'écrasa contre le mur, mais malgré cela sa vue s'obscurcit, et un reste d'air s'échappa de ses poumons avec un gémissement.

Sur le dos du dauphin, dans le cercle de pierre de la fontaine tarie, à l'endroit où à l'instant précédent se trouvait une délicate jeune fille, une énorme chauve-souris aplatissait son corps luisant, ouvrant sa gueule longue et étroite, remplie de rangées d'aiguilles d'un blanc de neige. Les ailes membraneuses se déployèrent, battirent silencieusement et la créature fonda sur le sorcelleur comme un carreau d'arbalète. Geralt, sentant dans sa bouche le goût ferrugineux du sang, cria une formule, tendant devant lui sa main dont les doigts formaient le Signe de Quen. La chauve-souris, en sifflant, vira brutalement, monta en flèche en ricanant et redescendit immédiatement en piqué, droit vers la nuque du sorcelleur. Geralt sauta de côté, frappa, et manqua. La chauve-souris, en repliant une aile, effectua un demi-tour fluide et gracieux, le contourna et attaqua de nouveau, ouvrant grand sa gueule aveugle et pleine de dents. Geralt attendait, tendant vers la créature son épée, tenue à deux mains. Au dernier moment il bondit, non pas de côté, mais en avant, frappant d'un revers si rapide que l'air siffla. Il manqua. C'était si inattendu qu'il perdit le rythme, et esquiva avec une fraction de seconde de retard. Il sentit les serres de la bête lui déchirer la joue, et une aile humide et soyeuse lui gifler la nuque. Il se vrilla sur place, déplaça le poids de son corps sur son pied droit et tailla vivement vers l'arrière, manquant de nouveau cette créature incroyablement agile.

La chauve-souris battit des ailes, s'éleva, plana vers la fontaine. À l'instant où les griffes recourbées grincèrent sur la pierre de la margelle, la monstrueuse gueule baveuse s'effaçait déjà, se métamorphosait, disparaissait, mais les lèvres fines et pâles qui apparaissaient à sa place ne cachaient toujours pas les crocs meurtriers.

La brouxe poussa un ululement perçant, modulant sa voix en une psalmodie macabre ; elle écarquilla ses yeux haineux en direction du sorcelleur et hurla de nouveau.

Le choc de l'onde fut si fort qu'il brisa le Signe. Des cercles noirs et rouges tournoyèrent devant les yeux de Geralt, ses tempes et son occiput résonnèrent. À travers la douleur qui lui vrillait les oreilles, il se mit à entendre des voix : des lamentations et des gémissements, des sons de flûtes et de hautbois, le sifflement du vent. La peau de son visage s'engourdisait, se glaçait. Il tomba sur un genou, secoua la tête.

La chauve-souris noire planait silencieusement vers lui, ouvrant en vol sa gueule pleine de dents. Geralt, même étourdi par la vague de hurlement, réagit instinctivement. Il se leva de terre, et, adaptant en un éclair le rythme de ses mouvements à la vitesse de vol du monstre, il fit trois pas en avant, une esquive et une volte, puis il porta un coup à deux mains, rapide comme l'esprit. La lame ne rencontra pas de résistance. Presque pas. Il entendit un cri, mais c'était cette fois un cri de douleur, provoquée par le contact de l'argent.

La brouxe, en hurlant, se métamorphosait sur le dos du dauphin. Sur la robe blanche, un peu au-dessus du sein gauche, on voyait une tache rouge créée par l'entaille, pas plus longue que le petit doigt. Le sorcelleur grinça des dents : le coup de taille qui aurait dû fendre la bête en deux s'avérait être une éraflure.

« Crie, vampiressa, gronda-t-il en essuyant le sang de sa joue. Crie tout ton soûl. Perds tes forces. Et alors, je couperai ta jolie tête ! »

Toi. Faibliras le premier. Sorcier. Te tuer.

Les lèvres de la brouxe ne bougeaient pas, mais le sorcelleur entendait les mots distinctement, ils retentissaient dans son cerveau en explosant sourdement, résonnant avec un écho, comme s'il les entendait sous l'eau.

« On verra », souffla-t-il entre ses dents, avançant penché vers la fontaine.

Tuer. Tuer. Te tuer.

« On verra.

– Vereena ! »

Nivellen, la tête baissée, cramponné à deux mains aux montants de la porte, tituba hors du manoir. D'un pas chancelant, il se dirigea vers la fontaine, agitant ses pattes en hésitant. La fraise de son pourpoint

était tachée de sang.

« Vereena ! » rugit-il de nouveau.

La brouxe tourna brusquement sa tête vers lui. Geralt, levant son épée pour frapper, s'élança vers elle, mais la réaction de la vampiresse fut beaucoup plus rapide. Un hurlement perçant et une nouvelle onde renversèrent le sorceleur. Il tomba sur le dos, raclant le gravier de l'allée. La brouxe s'arqua, se ramassa pour bondir, les crocs brillèrent entre ses lèvres comme des poignards de brigand. Nivellen, écartant les pattes comme un ours, tenta de la saisir, mais elle lui hurla en pleine gueule, le rejetant de plusieurs brasses en arrière, dans un échafaudage en bois le long du mur qui s'effondra dans un craquement sonore, l'enfouissant sous un tas de planches.

Geralt était déjà sur pied, et courait suivant un demi-cercle, contournant la cour, tâchant de détourner l'attention de la brouxe de Nivellen. La vampiresse fonçait droit sur lui, légère comme un papillon, touchant à peine le sol, sa robe blanche flottant derrière elle. Elle ne hurlait plus, n'essayait plus de se métamorphoser. Le sorceleur savait qu'elle était fatiguée. Mais il savait aussi que même fatiguée, elle était toujours mortellement dangereuse. Dans son dos, Nivellen se débattait entre les planches en rugissant.

Geralt bondit vers la gauche, s'entoura d'un moulinet bref et déroulant de son épée. La brouxe filait vers lui – blanche et noire, échevelée, terrible. Il l'avait sous-estimée : elle hurla en pleine course. Il n'eut pas le temps de former le Signe, fut projeté en arrière, percuta le mur avec son dos ; la douleur dans sa colonne vertébrale irradiia jusqu'au bout de ses doigts, lui engourdit les bras et lui coupa les jambes. Il tomba à genoux. La brouxe, hurlant mélodieusement, s'élança vers lui.

« Vereena ! » rugit Nivellen.

Elle se retourna. Et là, avec élan, Nivellen lui planta entre les seins l'extrémité brisée et acérée d'une perche de trois mètres. Elle ne cria pas. Elle soupira seulement. Le sorceleur, en entendant ce soupir, frissonna.

Ils se tenaient debout – Nivellen, les jambes largement écartées, les deux mains crispées sur le pieu, en bloquait l'extrémité sous son

aisselle. La brouxe, épinglée comme un papillon blanc, s'affaissa à l'autre bout de la perche, l'enserrant également de ses mains.

La vampiresse poussa un soupir déchirant et soudain, s'appuya fortement contre le pieu. Geralt vit fleurir sur son dos, sur la robe blanche, une tache rouge, d'où émergea dans un geyser de sang, hideuse et obscène, la pointe brisée. Nivellen beugla, il fit un pas en arrière, puis un autre, puis il se mis à reculer précipitamment, mais il ne lâchait pas le pieu, traînant derrière lui la brouxe transpercée. Encore un pas, et son dos rencontra la façade du manoir. Le bout de la perche qu'il tenait sous son bras crissa contre le mur.

Lentement, presque tendrement, la brouxe avança ses petites mains le long du pieu, étendit ses bras de tout leur long, saisit fermement la perche et tira dessus de nouveau. Plus d'un mètre de bois ensanglanté dépassait déjà de son dos. Elle avait les yeux grands ouverts, la tête rejetée en arrière. Ses soupirs se firent plus fréquents, rythmés, devenant un râle.

Geralt se leva, mais, fasciné par ce tableau, il n'était toujours pas en mesure d'entreprendre la moindre action. Il entendait les mots qui résonnaient sourdement dans son crâne, comme sous la voûte d'un cachot froid et humide.

À moi. Ou à personne. Je t'aime. Je t'aime.

Un autre soupir terrible, vibrant, noyé de sang. La brouxe, avec une secousse, glissa encore le long du pieu, en tendant les mains. Nivellen rugit désespérément, sans lâcher la perche, il tentait d'éloigner le plus possible la vampiresse de lui. En vain. Elle glissa encore plus vers lui, lui saisit la tête. Il poussa un hurlement encore plus effroyable, secoua sa tête velue. La brouxe glissa encore le long de la perche, elle pencha la tête vers la gorge de Nivellen. Les crocs brillèrent d'une blancheur aveuglante.

Geralt bondit. Il bondit comme un ressort qu'on libère, sans volonté propre. Chaque geste, chaque pas qu'il fallait réaliser maintenant était dans sa nature, était intégré, inévitable, automatique et mortellement sûr. Trois pas rapides. Le troisième, comme des centaines de pas avant celui-ci, se finit par un appui fort et décidé sur le pied gauche. Une rotation du buste, une frappe ample et nette. Il vit ses yeux. Plus

rien ne pouvait changer maintenant. Il entendit sa voix. Plus rien ne pouvait. Il cria, pour couvrir le mot qu'elle répétait. Plus rien. Il frappa.

Il trancha avec assurance, comme des centaines de fois auparavant, avec le milieu de la lame, et tout de suite, prolongeant le rythme de son geste, il fit un quatrième pas et un demi-tour. L'épée, déjà plus lente à la fin de sa volte, filait derrière lui en miroitant, traînant derrière elle un éventail de gouttelettes rouges. Les cheveux noirs comme une aile de corbeau ondoyèrent en se dispersant, et flottèrent en l'air, flottèrent, flottèrent, flottèrent...

La tête tomba sur le gravier.

Il y a de moins en moins de monstres ?

Et moi ? Qu'est-ce que je suis ?

Qui crie ? Les oiseaux ?

La femme au gilet de mouton et à la robe bleue ?

La rose de Nazair ?

Quel silence !

Quel vide. Ce vide.

En moi.

Nivellen, roulé en boule, secoué de spasmes et de frissons, était couché au pied du mur du manoir dans les orties, cachant sa tête avec ses bras.

« Lève-toi », dit le sorcelleur.

Le beau jeune homme de forte stature et au teint pâle allongé au pied du mur redressa la tête, regarda autour de lui. Ses yeux étaient perdus. Il se frotta les yeux avec les poings. Il regarda ses mains. Il tâta son visage. Il gémit faiblement, mis son doigt dans sa bouche, et parcourut longuement ses gencives. Il saisit à nouveau son visage et gémit de nouveau en touchant les quatre stries sanguinolentes et enflées qu'il avait sur la joue. Il sanglota, puis éclata de rire.

« Geralt ! Comment ? Comment est-ce que... Geralt !

– Debout, Nivellen. Lève-toi et viens. J'ai des remèdes dans mes bagages, nous en avons tous les deux besoin.

– Mais je n'ai plus... Je n'ai plus ? Geralt ? Comment ? »

Le sorcelleur l'aida à se lever, en tâchant de ne pas regarder les

petites mains si blanches qu'elles semblaient transparentes, crispées sur la perche plantée entre les petits seins auxquels collait le tissu rouge et humide. Nivellen gémit de nouveau.

« Vereena...

– Ne regarde pas. Allons-y. »

Ils traversèrent la cour, à côté du rosier bleu, se soutenant l'un l'autre. Nivellen tâtait constamment son visage de sa main libre.

« Incroyable, Geralt. Après tant d'années ? Comment est-ce possible ?

– Dans chaque conte, il y a un grain de vérité, dit doucement le sorcelleur. L'amour et le sang. Les deux ont un grand pouvoir. Les mages et les savants se cassent la tête là-dessus depuis des années, mais ils ne sont arrivés à rien, si ce n'est que...

– Que quoi, Geralt ?

– Que l'amour doit être sincère. »

La voix de la raison 3

« Je suis Falwick, comte de Moën. Et voici le chevalier Tailles de Dorndal. »

Geralt s'inclina négligemment en regardant les chevaliers. Tous deux étaient en armure et portaient des capes écarlates marquées du signe de la Rose Blanche sur l'épaule gauche. Il s'étonna quelque peu, car à sa connaissance il n'y avait dans les environs aucune commanderie de l'ordre.

Nenneke, dont le sourire était en apparence détendu et cordial, remarqua son étonnement.

« Ces nobles messieurs, dit-elle nonchalamment en s'installant confortablement dans son fauteuil semblable à un trône, demeurent au service du duc Hereward qui gouverne gracieusement ces terres.

– Du prince, la reprit avec insistance Tailles, le plus jeune des deux chevaliers, en rivant sur la prêtresse ses yeux bleu clair, où l'on voyait de l'hostilité. Du prince Hereward.

– Ne nous amusons pas à des détails de dénomination, répondit Nenneke avec un sourire moqueur. De mon temps, on ne donnait généralement le titre de prince qu'à ceux qui avaient du sang royal dans les veines, mais il semblerait qu'aujourd'hui ce n'ait plus guère d'importance. Revenons aux présentations et à l'explication du but de la visite des chevaliers de la Rose Blanche dans mon humble sanctuaire. Il faut que tu saches, Geralt, que le chapitre cherche justement à obtenir de Hereward des octrois pour l'ordre, c'est pourquoi de nombreux chevaliers de la Rose sont entrés au service du prince. Et un bon nombre de chevaliers d'ici, comme Tailles, ici présent, ont prononcé leurs vœux, et pris la cape rouge qui lui va si bien au teint.

– Je suis honoré, s'inclina de nouveau le sorcelleur, aussi négligem-

ment que la première fois.

– J'en doute, dit froidement la prêtresse. Ils ne sont pas venu ici pour t'honorer. Au contraire. Ils sont venus avec l'exigence que tu files d'ici au plus vite. En un mot, ils sont venus te mettre dehors. Tu considères cela comme un honneur ? Pas moi. Je considère cela comme une insulte.

– Ces nobles chevaliers se sont donné de la peine pour rien, à ce que j'entends, répondit Geralt en haussant les épaules. Je ne compte pas m'éterniser ici. Je filerai d'ici de moi-même, incessamment, et sans qu'il ne faille me pousser ou m'aiguillonner.

– Immédiatement, aboya Tailles. Sans le moindre délai. Le prince ordonne...

– Dans l'enceinte de ce sanctuaire, c'est moi qui donne les ordres, l'interrompt Nenneke d'une voix froide et autoritaire. Habituellement, je fais en sorte que ceux-ci ne soient pas trop en contradiction avec la politique de Hereward. Dans la mesure où cette politique est logique et compréhensible. Dans ce cas précis, elle est irrationnelle, je ne vais donc pas la traiter avec plus de sérieux qu'elle ne le mérite. Geralt de Rivie est mon invité, messieurs. Son séjour dans mon temple m'est agréable. C'est pourquoi Geralt de Rivie restera dans ce temple aussi longtemps qu'il le souhaitera.

– Tu as l'impudence de t'opposer au prince, femme ? s'écria Tailles, avant de rejeter sa cape sur son épaule, dévoilant dans toute sa splendeur son plastron flûté et bordé de laiton. Tu oses remettre en question l'autorité souveraine ?

– Moins fort, dit Nenneke en plissant les yeux. Baisse d'un ton. Fais attention à ce que tu dis et à qui tu le dis.

– Je sais à qui je parle ! »

Le chevalier avança d'un pas. Falwick, le plus âgé des deux, le saisit fortement par le coude, serrant à en faire grincer son gantelet d'armure. Tailles se libéra d'une secousse furieuse.

« Et mes paroles sont la volonté du prince, seigneur de ces terres ! Sache, femme, que nous avons dans la cour douze soldats... »

Nenneke fouilla dans la bourse qu'elle avait à la ceinture et en sortit un tout petit pot en porcelaine.

« Je ne sais vraiment pas, dit-elle calmement, ce qui va se passer si je casse ce récipient à tes pieds, Tailles. Peut-être que tes poumons vont éclater. Ou peut-être que tu vas te couvrir de fourrure. Ou peut-être l'un et l'autre, qui sait ? Seulement la miséricordieuse Melitele, je crois.

– N'essaye pas de nous menacer avec des sortilèges, prêtresse ! Nos soldats...

– Vos soldats, si un seul d'entre eux touche une prêtresse de Melitele, seront pendus aux acacias qui longent la route jusqu'à la ville, et ce, avant que le soleil ne touche l'horizon. Ils le savent très bien. Et tu le sais aussi, Tailles, donc arrête de te comporter comme un rustre. J'ai accouché ta mère, foutu morveux, et j'ai de la peine pour elle, mais ne tente pas le sort. Ne m'oblige pas à t'apprendre les bonnes manières !

– Allons, c'est bon, intervint le sorcelleur, passablement lassé par tout cet évènement. Il semblerait que mon humble personne ait pris les proportions d'une cause de conflit majeur, et je vois pas de raison pour que cela se passe ainsi. Messire Falwick, vous m'avez l'air plus équilibré que votre compagnon, qui se laisse emporter, à ce que je vois, par la fougue de la jeunesse. Écoutez, messire Falwick : je jure que je vais quitter la région promptement, dans quelques jours. Je jure également que je n'envisageais pas et n'envisage pas de travailler ici, d'accepter des contrats et des commandes. Je ne suis pas ici en tant que sorcelleur, mais à titre privé. »

Le comte Falwick le regarda dans les yeux, et Geralt comprit immédiatement son erreur. Dans le regard du chevalier de la Rose Blanche, il y avait une haine pure, inaltérée et inébranlable. Le sorcelleur comprit et eut la certitude que ce n'était pas le duc Hereward qui le jetait dehors et le chassait, mais bien Falwick et ses semblables.

Le chevalier se retourna vers Nenneke, s'inclina respectueusement et se mit à parler. Il parlait calmement et poliment. Il s'exprimait avec logique. Mais Geralt savait qu'il mentait comme un arracheur de dents.

« Vénérable Nenneke, je demande ton pardon, mais le prince Hereward, mon seigneur lige, ne souhaite pas et ne va pas tolérer

la présence sur ses terres du sorceleur Geralt de Rivie. Il n'importe pas de savoir si Geralt de Rivie chasse les monstres ou se considère comme n'étant ici qu'à titre privé. Le prince sait que Geralt de Rivie n'est nulle part à titre privé. Le sorceleur attire les ennuis comme un aimant attire la limaille. Les magiciens tempêtent et pétitionnent, quant aux druides, ils menacent de...

– Je ne vois pas de raison à ce que Geralt de Rivie subisse les conséquences de l'intempérance des magiciens et des druides des environs, l'interrompt la prêtresse. Depuis quand Hereward s'intéresse-t-il à l'avis des uns ou des autres ?

– Assez de cette discussion, répliqua Falwick en relevant la tête. Est-ce que je ne m'exprime pas assez clairement, vénérable Nenneke ? Je vais alors le dire si clairement, qu'il n'y a pas plus clair : ni le prince Hereward, ni le chapitre de l'ordre ne souhaitent tolérer à Ellander un seul jour de plus la présence de Geralt de Rivie, connu comme le Boucher de Blaviken.

– Ici ce n'est pas Ellander ! »

La prêtresse bondit hors de son fauteuil.

« Ici, c'est le temple de Melitele ! Et moi, Nenneke, grande prêtresse de Melitele, je ne souhaite pas tolérer un instant de plus dans l'enceinte du temple la présence de vos personnes, messieurs !

– Messire Falwick, prit doucement la parole le sorceleur. Écoutez la voix de la raison. Je ne veux pas d'ennuis, et vous non plus, je suppose, ne les cherchez pas particulièrement. Je vais quitter la région au plus tard dans trois jours. Non, Nenneke, tais-toi je te prie. De toute façon, il est temps que je reprenne la route. Trois jours, monsieur le comte. Je ne demande pas plus.

– Et tu fais bien de ne pas demander plus, dit la prêtresse avant que Falwick ne puisse réagir. Vous entendez, les garçons ? Le sorceleur restera ici pendant trois jours, car tel est son bon vouloir. Et moi, prêtresse de la Grande Melitele, je vais lui offrir l'hospitalité pendant ces trois jours, car tel est mon bon vouloir. Répétez cela à Hereward. Non, pas à Hereward. Répétez cela à son épouse, la noble Ermella, en ajoutant que si elle tient à l'approvisionnement continu en aphrodisiaques venant de mon apothèque, elle ferait bien de calmer son duc.

Qu'elle tempère ses humeurs et ses caprices, qui ressemblent de plus en plus à des symptômes d'idiotie.

– Assez ! cria Tailles d'une voix aiguë qui dérailla en fausset. Je ne compte pas écouter une quelconque charlatane outrager mon seigneur et son épouse ! Je ne laisserai pas cet affront impuni ! Désormais, c'est l'ordre de la Rose Blanche qui va régner ici, ce sera la fin de ces foyers d'obscurantisme et de superstition ! Et moi, chevalier de la Rose Blanche...

– Écoute un peu, morveux, l'interrompit Geralt avec un sourire détestable. Réfrène un peu ta langue agitée. Tu parles à une femme à qui on doit le respect. Surtout quand on est un chevalier de la Rose Blanche. Même s'il est vrai que pour le devenir, il suffit dernièrement de verser au trésor du chapitre mille couronnes novigradoises, si bien que l'ordre s'est rempli de fils d'usuriers et de tailleurs, mais certaines coutumes ont tout de même survécu chez vous. Mais peut-être que je me trompe ? »

Tailles pâlit et porta la main à son côté.

« Messire Falwick, dit Geralt sans cesser de sourire, si ce merdeux sort son épée, je vais la lui confisquer et lui flanquer une fessée avec. Après quoi je vais défoncer la porte avec sa tête. »

Tailles, les mains tremblantes, sortit de derrière sa ceinture son gantelet d'acier et le jeta avec fracas sur le sol, juste aux pieds du sorcelleur.

« Je laverai l'affront de l'ordre avec ton sang, mutant ! brailla-t-il. Sur le pré ! Allons, sors dans la cour !

– Tu as fait tomber quelque chose, fiston, dit calmement Nenneke. Alors ramasse ça, on ne laisse pas traîner ses déchets ici, c'est un temple. Falwick, emmène d'ici cet imbécile, ou cela va finir par un malheur. Tu sais ce que tu dois répéter à Hereward. D'ailleurs, je vais personnellement lui écrire une lettre, car vous ne m'avez pas l'air d'être des émissaires dignes de confiance. Fichez le camp. Vous trouverez la sortie tout seuls, j'espère ? »

Falwick, retenant la fureur de Tailles d'une poigne de fer, salua dans un grincement d'armure. Puis il regarda le sorcelleur dans les yeux. Le sorcelleur ne sourit pas. Falwick rejeta sa cape écarlate sur

son épaule.

« Ce n'était pas notre dernière visite, vénérable Nenneke, dit-il. Nous reviendrons.

– C'est bien ce que je craignais, répondit froidement la prêtresse. Tout le déplaisir est pour moi. »

Le moindre mal

I

à suivre ...